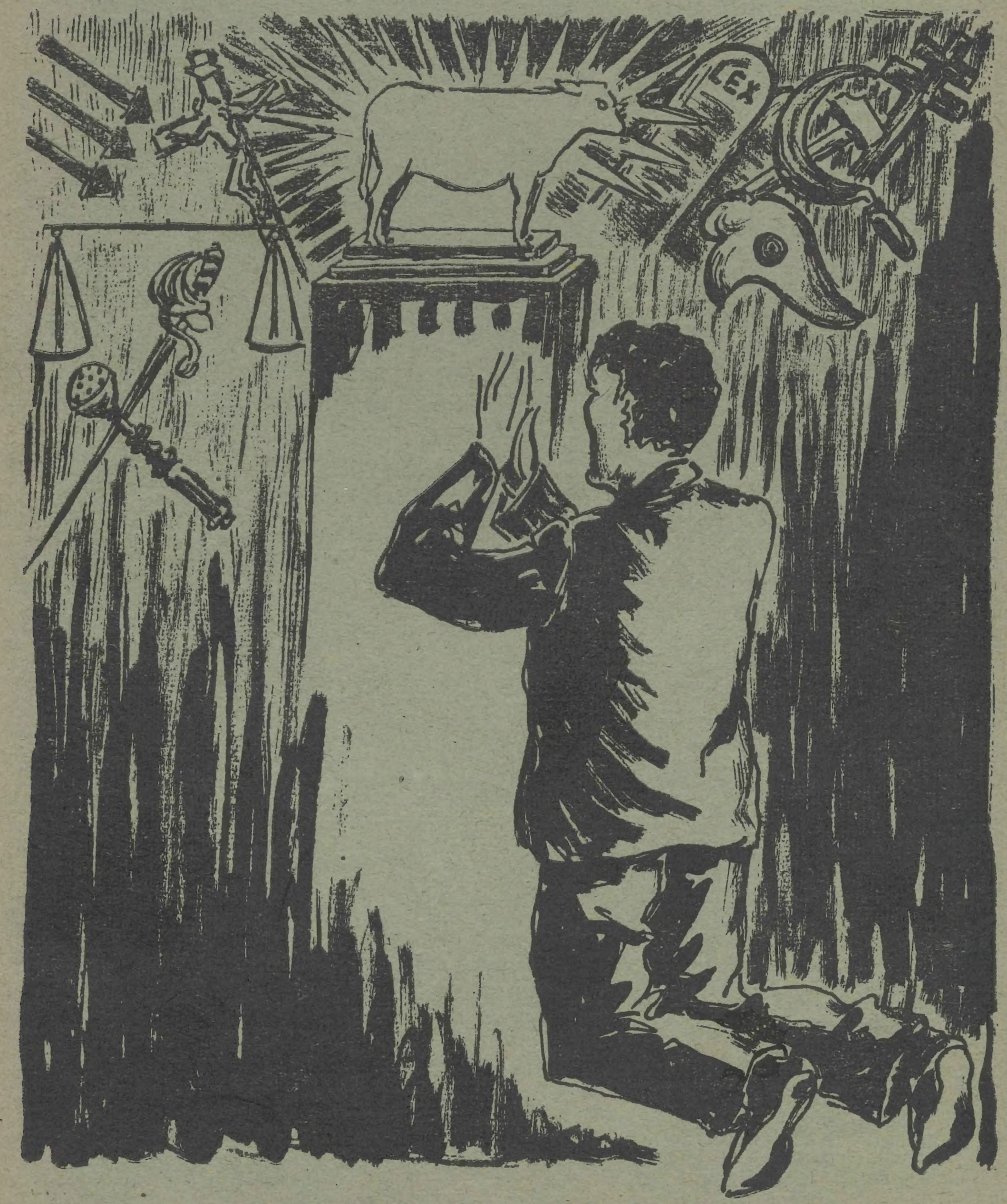
DEFENSE DE L'HOMME



ALORS, PAS D'ISSUE ?

2e Année. — N° 10. REVUE MENSUELLE Juillet 1949. — Prix : 40 francs

DÉFENSE DE L'HOMME

Revue mensuelle
paraissant toutes les fins de mois

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, ALGÉRIE, COLONIES

Six mois .... 250 fr.
Un an .... 400 fr.

EXTÉRIEUR

Six mois .... 300 fr.
Un an .... 500 fr.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE

concernant l'administration et la rédaction à Louis Lecoin, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner, au besoin, à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme Lecoin (même adresse que ci-dessus) N° 4.504-77 - Paris.

Prix de l'exemplaire : 40 fr.
50 fr. pour l'extérieur

SOMMAIRE N° 10

Notre prochain numéro

La parution fin août de notre revue coïncidant avec le dixième anniversaire du sanglant conflit, début de cette ère de malheurs dont rien, hélas ! ne laisse présager que ce sera bientôt la fin, nos lecteurs ne s'étonneront point de nous voir consacrer notre numéro 11 à la guerre et à la paix.

Si, malgré les vacances, nos collaborateurs répondent présents comme nous l'espérons et qu'ils empoignent leur sujet comme à l'habitude, vous aurez le mois prochain une « Défense de l'Homme » qui honorera le pacifisme.

Préparez-vous à la recevoir, à la répandre, et lisez à cette intention notre couverture 3.

Torture par l'espérance

C'EST celle que viennent d'infliger gouvernants et parlementaires à des milliers d'emprisonnés.

Depuis de longues semaines — plusieurs mois même — un débat était engagé devant les Commissions parlementaires sur un projet d'amnistie. Que valait ce projet, qui promettait cette amnistie ? Nous ne saurions le dire exactement, malgré notre conviction qu'elle eût laissé dans les prisons le gros de ses misérables habitants.

Tout de même, c'était un geste annoncé et que le 14 JUILLET devait consacrer.

Il était impatiemment attendu dans tous ces lieux de souffrance que sont les maisons de force et les camps.

Tous n'en seraient point sortis, mais nombreux étaient ceux que l'espérance d'une proche libération hantait.

C'était s'illusionner sur nos législateurs qui décidèrent d'arrêter toute discussion sur ce sujet pour ne la reprendre que cet hiver — à temps perdu.

Honteuse et inhumaine carence parlementaire que les remises de peine de M. Auriol n'atténuent guère.

⁂

Je connais un condamné qui n'a pas été déçu, car il y a longtemps qu'il n'espère plus rien, depuis qu'il a senti s'appesantir sur lui la méchanceté de certains hommes et vu, à ses dépens, combien sont fragiles chez d'autres les sentiments nobles. Malgré tout, il garde l'âme fière et son vieux cœur, torturé de mille manières, vibre encore intensément.

J'ai pu m'en rendre compte en le revoyant, heureux de lui tendre les mains et attristé aussi de le savoir dans cette situation.

Georges Dumoulin m'a rendu visite tout récemment et c'est de lui qu'il s'agit.

Il venait à Paris se renseigner s'il y avait des juges et s'il pouvait, au grand jour, se laver d'accusations grotesques et en appeler d'un verdict infâme.

Personnellement, je n'ai jamais bien cru aux juges, même aux époques les plus indolores ; je ne pus conseiller à Dumoulin de les affronter aujourd'hui. C'est sa vie qui était en jeu, non la mienne.

Après quelques heures passées sous mon toit, Georges Dumoulin me quitta à regret. Il paraissait m'en vouloir de mes avis qui contrariaient son désir.

— Et mon honneur de militant ? questionna-t-il.

Puis, un peu plus courbé, cet homme de 72 ans, s'en retourna vers des besognes ingrates, peu en rapport avec ses goûts, au-dessus de ses forces, mais qui lui assurent une sécurité relative.

Mourra-t-il d'épuisement physique avant que ne lui soit accordée la satisfaction de sa réhabilitation ?

⁂

Et pour conclure, j'avoue que je méprise un peu toutes ces personnalités (ministres et députés, militants de partis et de syndicats, journalistes et hommes de lettres) qui, par leur hargne de résistantialistes, font reculer la justice, dressent la potence et interdisent toute clémence, donnant, au surplus, le beau rôle aux éléments de la réaction qui se font ainsi à bon compte une réputation usurpée d'hommes sensibles, généreux et justes.

Louis LECOIN.

Dialogue pour le dialogue

— L'avenir est bien sombre.

— Pourquoi ? Il n'y a rien à craindre, puisque désormais nous nous sommes mis en règle avec le pire. Il n'y a donc plus que des raisons d'espérer, et de lutter.

— Avec qui ?

— Pour la paix.

— Pacifiste inconditionnel ?

— Jusqu'à nouvel ordre, résistant inconditionnel — et à toutes les folies qu'on nous propose.

— En somme, comme on dit, vous n'êtes pas dans le coup.

— Pas dans celui-là.

— Ce n'est pas très confortable.

— Non. J'ai essayé loyalement d'y être. En ai-je pris des airs graves ! Et puis je me suis résigné : il faut appeler criminel ce qui est criminel. Je suis dans un autre coup.

— Le non intégral ?

— Le oui intégral. Naturellement, il y a des gens plus sages, qui essayent de s'arranger avec ce qui est. Je n'ai rien contre.

— Alors ?

— Alors je suis pour la pluralité des positions. Est-ce qu'on peut faire le parti de ceux qui ne sont pas sûrs d'avoir raison ? Ce serait le mien. Dans tous les cas, je n'insulte pas ceux qui ne sont pas avec moi. C'est ma seule originalité.

— Si nous précisions ?

— Précisons. Les gouvernants d'aujourd'hui, russes, américains et quelquefois européens sont des criminels de guerre, selon la définition du tribunal de Nuremberg. Toutes les politiques intérieures qui les appuient d'une façon ou d'une autre, toutes les églises, spirituelles ou non, qui ne dénoncent pas la mystification dont le monde est victime, participent de cette culpabilité.

— Quelle mystification ?

— Celle qui veut nous faire croire que la politique de puissance, quelle qu'elle soit, peut nous amener à une société meilleure où la libération sociale sera enfin réalisée. La politique de puissance signifie la préparation à la guerre. La préparation à la guerre, et à plus forte raison la guerre elle-même, rendent justement impossible cette libération sociale. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous. La libération sociale et la dignité ouvrière dépendent étroitement de la création d'un ordre international. La seule question est de savoir si on y arrivera par la guerre ou par la paix. C'est à propos de ce choix que nous devons nous réunir ou nous séparer. Tous les autres choix me paraissent futiles.

— Qu'avez-vous choisi ?

— Je parie pour la paix. C'est mon optimisme à moi. Mais il faut faire quelque chose pour elle et ce sera dur. C'est là mon pessimisme. De toutes façons, seuls ont mon adhésion aujourd'hui les mouvements pour la paix qui cherchent à se développer sur le plan international. C'est chez eux que se trouvent les vrais réalistes. Et je suis avec eux.

— Avez-vous pensé à Munich ?

— J'y ai pensé. Les hommes que je connais n'achèteront pas la paix à n'importe quel prix. Mais en considération du malheur qui accompagne toute préparation à la guerre et des désastres inimaginables qu'entraînerait une nouvelle guerre, ils estiment qu'on ne peut renoncer à la paix sans en avoir épuisé toutes les chances. Et puis Munich a été déjà signé, et par deux fois. A Yalta et à Potsdam. Par ceux-là mêmes qui veulent absolument en découdre aujourd'hui. Ce n'est pas nous qui avons livré les li-

béraux, les socialistes et les anarchistes des démocraties populaires de l'Est aux tribunaux soviétiques. Ce n'est pas nous qui avons pendu Petkov. Ce sont les signataires de pactes qui consacraient le partage du monde.

— Ces mêmes hommes vous accusent d'être un rêveur.

— Il en faut. Et personnellement, j'accepterai ce rôle, n'ayant pas de goût pour le métier de tueur.

— On vous dira qu'il en faut aussi.

— Là, les candidats ne manquent pas. Des costauds, paraît-il. Alors, on peut diviser le travail.

— Est-ce la non-violence ?

— On me prête cette attitude en effet. Mais c'est pour pouvoir mieux la réfuter. Je me répéterai donc.

« Je ne pense pas qu'il faille répondre aux coups par la bénédiction. Je crois que la violence est inévitable. Les années d'occupation me l'ont appris. Je ne dirai donc point qu'il faut supprimer toute violence, ce qui serait souhaitable mais utopique en effet. Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence. Elle est à la fois nécessaire et injustifiable. Alors, je crois qu'il faut lui garder son caractère exceptionnel, précisément, et la resserrer dans les limites qu'on peut. Cela revient à dire qu'on ne doit pas lui donner de significations légales ou philosophiques.

« Je ne prêche donc pas la non-violence, j'en sais malheureusement l'impossibilité, ni, comme disent les farceurs, la sainteté. Je me connais trop pour croire à la vertu toute pure. Mais dans un monde où l'on s'emploie à justifier la terreur avec des arguments opposés, je pense qu'il faut apporter une limitation à la violence, la cantonner dans certains secteurs en l'empêchant d'aller jusqu'au bout de sa fureur. J'ai horreur de la violence confortable. C'est un peu facile de tuer au nom de la loi ou de la doctrine. J'ai horreur des juges qui ne font pas le travail eux-mêmes, comme tant de nos bons esprits. »

— Conclusion ?

— Les hommes dont j'ai parlé, en même temps qu'ils travaillent pour la paix, devraient faire approuver, internationalement, un code qui préciserait ces limitations à la violence : suppression de la peine de mort, dénonciation des condamnations dont la durée n'est pas précisée, de la rétroactivité des lois, et du système concentrationnaire.

— Quoi de plus ?

— Il faudrait un autre cadre pour préciser. Mais s'il était possible déjà que ces hommes adhèrent en masse aux mouvements pour la paix déjà existants, travaillent à leur unification sur le plan international, rédigent et diffusent par la parole et par l'exemple, le nouveau contrat social dont nous avons besoin, je crois qu'ils seraient en règle avec la vérité.

« Si j'en avais le temps, je dirais aussi que ces hommes devraient s'essayer à préserver dans leur vie personnelle la part de joie qui n'appartient pas à l'histoire. On veut nous faire croire que le monde d'aujourd'hui a besoin d'hommes identifiés totalement à leur doctrine et poursuivant des fins définitives par la soumission totale à leurs convictions. Je crois que ce genre d'hommes dans l'état où est le monde fera plus de mal que de bien. Mais en admettant, ce que je ne crois pas, qu'ils finissent par faire triompher le bien à la fin des temps, je crois qu'il faut qu'un autre genre d'hommes existe, attentifs à préserver la nuance légère, le style de vie, la chance de bonheur, l'amour, l'équilibre difficile enfin dont les enfants de ces mêmes hommes auront besoin finalement, même si la société parfaite est alors réalisée. Dans tous les cas, je parle ici en écrivain. Les écrivains ont toujours été du côté de la vie, contre la mort. Où serait la noblesse de ce dérisoire métier s'il n'était fait justement pour plaider inlassablement la cause des êtres et du bonheur ? »

Albert CAMUS.

Produits d'une époque

CE n'est pas d'aujourd'hui que la majorité des Français, c'est-à-dire ceux qui rêvèrent tout éveillés pendant quatre ans, peuvent reprendre à leur compte, en la modifiant à peine, la constatation célèbre : « Que la IV[e] République était belle sous Vichy ! » Mais je suppose que ceux d'entre eux qui se ressaisirent assez vite n'attendaient tout de même pas le déballage de corruption qu'une façade de fausse vertu et d'hypocrisie ne parvient plus à dissimuler. L'affaire Joanovici est un test définitif, et tout le monde le sent bien, tout le monde le sait dès maintenant, quelle que soit l'issue du procès. Plongeant en profondeur dans un ensemble complexe à la façon d'un cancer qui prouve l'usure d'un organisme, elle est trop importante pour qu'on essaye de la camoufler en cas d'espèce, comme il a été fait jusqu'ici pour tous les scandales du même genre qu'il n'était pas possible d'étouffer. Oui, l'affaire du « chiffonnier millionnaire » nous apparaît comme cette partie visible d'un iceberg qui permet d'évaluer à coup sûr l'énorme masse cachée sous les eaux. Et je veux surtout parler de l'assassinat de Robert Scaffa qui donne toute sa signification à l'ensemble. Certes, le procès se déroule dans une confusion propre à égarer le jugement. Mais le corps ensanglanté du jeune résistant se dresse en accusateur autrement dangereux que le procureur, il apparaît nimbé d'une lumière implacable qui éclaire jusqu'aux arrière-plans.

Soyons précis pour ne pas paraître injuste. Aujourd'hui, alors que la situation internationale a bouleversé l'échiquier politique français et changé le rapport des forces qui exista jusqu'au premier discours de Truman, nous allons voir se manifester un esprit de vengeance qui ne fera qu'enrichir la masse d'incompréhension et de haine. Sous le couvert de la pacification, c'est bien souvent une agression qui s'amorce en réalité, celle des vaincus d'hier dont les ressentiments seraient utilisés par des habiles contre les précédents vainqueurs. Et notre rôle, ici, n'est pas de nous laisser prendre dans un mouvement passionné soulevé par des gens qui ont la tête fort lucide, de laisser notre indignation devenir l'instrument d'une politique à la fois différente et semblable, mais de conserver notre équilibre malgré ces secousses violentes et calculées que subit l'opinion publique. Nous assistons à un phénomène qui paraissait inéluctable, dans la mesure où l'on voulait bien réfléchir, au plus fort de l'enthousiasme qui souleva les foules il y a bientôt cinq ans. Aujourd'hui, le mot de « Résistance » éveille les mêmes réflexes qu'autrefois l'expression de « Révolution Nationale ». Et il est évident que beaucoup de gens ont besoin, par esprit de vengeance, désir légitime de justification, ou calcul politique, d'accélérer ce retour du pendule dans un nouveau sens. Mais nous ne les aiderons pas dans cette besogne qui, vraisemblablement moins dangereuse que la sinistre épuration — mais sait-on jamais ? — n'en est pas moins dictée par des mobiles analogues.

Nous n'avons pas à porter ici un ju-

gement sur telle ou telle politique, et c'est sur un autre terrain qu'il importe de se placer. Dans la Résistance organisée, il y a eu, comme partout ailleurs, deux catégories d'hommes : les Scaffa et les Joanovici, les idéalistes et les habiles. Je prends ces deux noms comme symboles. D'un côté, derrière le jeune assassiné, ceux qui furent torturés par la Gestapo, tombèrent devant les pelotons d'exécution, peuplèrent « l'enfer organisé » des camps. De l'autre, protégés par la catégorie des « chiffonniers millionnaires » ou la protégeant suivant les alternatives du jeu, les danseurs de corde devenus par la suite ministres ou ministrables, en tout cas « technocrates » installés rapidement aux différents échelons du pouvoir. Et si le fantôme de Scaffa surgit aujourd'hui, n'ayons aucune illusion, ce n'est pas que les idéalistes reprennent du poil de la bête, mais parce qu'une nouvelle coalition d'habiles est assez forte pour mettre en péril ceux du clan résistantialiste.

Ainsi va la IVe République, et nous assistons, sans avoir trop la force de nous indigner, tant nous sommes désormais gorgés de hontes et de palinodies, à ce déferlement de boue. Et voilà pourquoi votre fille est muette, c'est-à-dire que le pays tout entier se trouve un peu plus déshonoré chaque jour par le piétinement de l'amnistie, l'affaire des parlementaires malgaches et les horreurs de la campagne d'Indochine. De Lecourt à Coste-Floret, ces nouveaux messieurs portant la même étiquette et le même masque où l'hypocrisie et le sectarisme mélangent curieusement leurs traits, il n'y a pas de solution de continuité, malgré les responsabilités différentes. Car je n'imagine pas une minute que tous les Scaffas qui eurent la chance de ne pas être assassinés, ou de ne pas succomber durant un interrogatoire gestapiste, ou de ne pas périr à Buchenwald, se sentent aussi peu que ce soit solidaires des politiciens qui se firent un tremplin de leur action et de leurs sacrifices.

Le pouvoir a ses nécessités, ne manqueront pas d'objecter certains sages, et nous savons bien qu'il se présente toujours avec quelque côté ignoble. Encore conviendrait-il, sous peine d'être moralement inférieur à l'exercice du banditisme qui, lui, ne s'embarrasse pas d'idéologie, qu'il ne s'exerce pas dans un reniement systématique des principes dont il s'inspirait à l'origine et dont il se réclame constamment par le canal de ses haut-parleurs patentés. Les Lecourt, Coste-Fleuret et tutti quanti ont lutté, paraît-il — au nom des grands principes, égalité de races, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, humanisation de la guerre — contre le racisme, l'oppression des peuples colonisés, la guerre d'extermination et la torture. Et je vois bien qu'on a encore fusillé, la semaine dernière, deux hitlériens qui, pour nous coloniser au profit de la race des seigneurs, avaient massacré des civils et torturé des résistants. Mais je vois aussi qu'au même moment les agissements de nos propres soudards en Indochine déchaînaient une campagne de presse dont les affirmations n'ont pas soulevé de démentis pertinents, et que le jugement était maintenu contre les parlementaires malgaches qui n'ont sans doute été, au pis, que des résistants à notre propre impérialisme.

Il conviendrait d'élever le débat audessus des fantoches dangereux dans lesquels il s'incarne. Le problème colonial est trop complexe pour être traité à la légère, avec des définitions péremptoires, et c'est sans doute à des indigènes compétents qu'il importe de faire le bilan en la matière. Mais ce que

nous apercevons fort bien, c'est que les hommes qui gouvernent sont en contradiction formelle, sur ce chapitre comme sur beaucoup d'autres, avec cette volonté populaire qu'ils prétendent représenter. Que celle-ci demeure impuissante, c'est bien parce qu'on a pris soin de la neutraliser d'avance. Du moins, en ce qui nous concerne, quelle que soit la portée de notre protestation, nous nous désolidarisons absolument de cette politique à la fois sordide, équivoque et imbécile, nous condamnons absolument des méthodes qui s'inspirent de la barbarie pour défendre la civilisation. Nous sommes avec les peuples exploités contre les colonialistes, avec les parlementaires malgaches contre leurs juges, avec les Scaffa contre les Joanovici. Ou, pour mieux dire, nous sommes avec les persécutés contre les persécuteurs, avec les victimes contre les bourreaux, avec tous les emprisonnés du monde, non pas tellement contre leurs geôliers abrutis que contre les politiciens qui, sous tous les ciels, peuplent les prisons et alourdissent chaque jour le passif d'une civilisation dont il est désormais indéniable que la face d'ombre s'épaissit chaque jour.

Alain SERGENT.

Déja !

Est-ce possible? Est-ce définitif?

Garry Davis se replierait sur lui-même et abandonnerait toute action, au moins présentement, car de nombreux différends se sont produits entre lui et ses supporters.

L'événement n'est pas pour nous étonner — nous l'avions prévu, annoncé même — il nous surprend toutefois de se produire si vite.

Immanquablement le mouvement Garry Davis, embranché et épaulé comme il l'était, ne devait pas aller loin, les vrais pacifistes faisant défaut autour de son promoteur.

Comme c'est dommage et triste ; profondément triste de voir s'amenuiser les efforts des pacifistes au moment où il est tant parlé d'éventuels conflits armés, de constater que les adversaires d'aventures guerrières ne parviennent point à s'unir indissolublement pour promouvoir ensuite une irrésistible propagande contre la guerre.

Nous supposons que Garry Davis ne doit pas être tellement satisfait de sa décision qui va causer au moins autant de découragement que ses initiatives hardies créèrent d'enthousiasme. Il la regrette certainement plus que nous encore et il ne l'a certainement pas prise d'un cœur léger.

Mais pourquoi se retirerait-il sous sa tente ? S'y retirerait-il définitivement, **surtout ?**

Il est jeune d'âge, jeune dans le mouvement pacifiste, et des désillusions momentanées ne peuvent vaincre son énergique volonté, ni abattre sa forte personnalité.

La guerre rôde, la paix est en péril, debout Garry Davis. — L. L.

Réflexions disparates
et
notes au hasard

TOUTES les idées n'appellent pas un égal développement. Il en est qui ne font que passer dans l'esprit, qu'on ne prend pas la peine de noter, de communiquer ou d'approfondir ; il en est qu'on jette sur le papier rapidement avec l'intention de les utiliser un jour, de les intercaler entre parenthèses, de les commenter ; certains sont de rapides réponses à des questions éternelles, d'autres de rapides questions jetées à l'éternel mystère. Il y en a qui ne sont même pas des idées. On couche sur le papier, au hasard d'un dossier ou d'un grimoire, ou l'on range dans sa mémoire comme sur le rayon d'un placard, un mot entendu, une réflexion, une saillie, un petit fait, pour les sortir au moment opportun, et l'on retrouve un jour ces matériaux disparates, « choses vues » ou ouïes, « tas de pierres », « hottées de plâtras » (et j'emprunte ces trois définitions entre guillemets à l'un de nos poètes), et l'on désespère de s'en servir un jour, car ils sont trop hétéroclites.

Si Lecoin m'autorise à en publier ci-dessous une brouettée, je leur donnerai donc une vie éphémère. S'il me rappelle à plus de modestie et décide que cela n'en vaut pas la peine, je ne lui donnerai pas tort, et nous jetterons cela au feu pour n'en plus reparler.

□ J'aperçois, parmi les plus ardents de nos modernes défenseurs de la paix, des gens qui ne renonceraient pour rien au monde à la fierté qu'ils éprouvent d'avoir fait « leur devoir » pendant la guerre. Est-ce donc un devoir de faire la guerre ? Si oui, pourquoi réclamer la paix ?

D'autre part, tel autre qui n'a jamais tenu un fusil, mais qui a refusé de s'inscrire à un « mouvement » (?) pour la paix, est regardé de travers, et presque considéré comme un belliciste. Pourtant, quand un homme a traversé toutes ces occasions de guerre sans y participer, sans se laisser gagner par toutes ces folies homicides qui ont fait perdre la raison à tant de peuples aujourd'hui ruinés, et quand il y a toute apparence qu'à l'avenir il ne se laissera pas davantage conduire ou entraîner, qu'est-il besoin qu'il fasse des discours, contresigne des appels ou prenne place dans des défilés ? Son attitude étant probante, que veut-on qu'il fasse de plus ? Avez-vous donc besoin, exigerez-vous de lui qu'il prononce publiquement un inutile serment de paix, sur une tribune où se sont succédé avant lui des flots de politiciens dont chaque parole est un parjure ?

□ Beaucoup de gens (tel M. Kravchenko) sont persuadés que l'Amérique est la terre de la liberté, et beaucoup de gens (tel M. André Wurmser) estiment que la Russie est la patrie du socialisme.

Beaucoup de gens espèrent que la Russie socialisera l'Amérique, et beaucoup de gens escomptent que l'Amérique libérera la Russie.

L'Amérique libérant la Russie opprimée à grands coups de bombe atomique, et la Russie socialisant l'Amérique exploitée à grand renfort de camps de concentration, quelle agréable perspective !

Voilà où conduit l'aberration de vouloir faire le bonheur des peuples. Si l'on songeait, d'abord, à éviter ce qui peut faire leur malheur ? Pas de camps de concentration, pas de bombe atomique...

Plus de partis politiques pour peupler les premiers, plus d'armée pour dépeupler la terre avec la seconde !

Alors peut-être que le socialisme et la liberté se répandraient petit à petit, sans doute pas sans luttes, pas sans efforts, pas sans difficultés, mais avec un minimum de pleurs et de sang !

□ Réflexion d'un commerçant à l'issue d'un marché :

« — Je vends moins, depuis que tout est libre et abondant, que lorsque tout était rare et contingenté. »

Réflexion absurde dans un monde normal, mais normale dans un monde absurde.

□ Garry Davis ? Oui. — Pacifisme ? Oui. — Citoyen du monde ? Pourquoi pas ? — Gouvernement mondial ? Heu...

C'est bien ainsi qu'ont cheminé vos réflexions, mes camarades ?

Malgré nous, avant de le connaître, nous éprouvons déjà une certaine défiance à l'égard du Super-Etat. C'est qu'il existe dès maintenant, et depuis longtemps, des Super-Etats.

Le pape est le super-monarque de l'universalisme catholique. Du moins le fut-il. Il le serait vraiment, s'il ne tenait qu'aux jésuites. Le presidium suprême des soviets est le super-Etat de l'Internationale communiste. Il a un pouvoir spirituel sur des masses immenses à travers le monde, et temporel sur un certain nombre de nations.

Ce sont des préfigurations de gouvernement mondial ; et malgré nous, si belles que soient les tentations que l'idéal nous propose, nous sommes mis en défiance et réfrénés dans notre enthousiasme par ces réalités.

□ Un ancien adjudant me dit : « Pourquoi a-t-on condamné Pétain ? De quoi était-il coupable ? De collaboration ? Parce qu'il a eu des entrevues avec Hitler, serré la main de Gœring, flirté avec la croix gammée ? Mais un homme d'Etat ne peut pas se passer d'avoir des relations avec ceux des autres pays ; il faut bien qu'il les voie, qu'il leur parle, qu'il passe des conventions avec eux. Pétain est innocent, on doit le libérer. »

J'ai répondu : « C'est comme le soldat qui fraternise avec celui d'en face, il est bien normal qu'il cherche à savoir, en s'adressant directement à lui, si le différend qui les sépare est aussi grave qu'on le lui a dit. »

Mais mon adjudant a froncé les sourcils. Partisan de la collaboration des hommes d'Etat, il n'était pas du tout partisan de la fraternisation des gouvernés. A son avis, ceux qui commandent ont le droit de se réunir et de sabler le champagne ensemble en discutant s'ils feront étriper un million d'hommes, ou seulement cent mille ; mais ceux qui obéissent n'ont qu'à étriper et se faire étriper sans placer un mot.

□ En matière scientifique, une idée juste arrive à s'imposer par la persuasion de ceux qui l'expriment et par l'évidence qui se dégage d'elle. Au contraire, les théories sociales, qui ne ressortissent pas au domaine de l'exactitude aisément démontrable, et qui cherchent *en principe* (nous soulignons à dessein : en principe) à améliorer le sort des hommes, ne s'imposent que par la contrainte.

Les deux principaux aspects de cette contrainte sont le vote et la violence. Le vote est l'arme des majorités et la violence celle des minorités. Le nombre impose ses desiderata par les suffrages, et l'opposition par la force. Il survient ainsi que la majorité rallie obligatoirement l'opposition, ou que l'opposition contraigne la majorité. Mais ni le nombre, ni la force, n'est un critère de l'excellence des théories imposées, lesquelles, quelquefois détestables, seront néanmoins maintenues en leur application par voie d'autorité, de censure et de police, au point que ceux-mêmes qui en souffrent doivent en proclamer la bienfaisance. On a vu des hommes courir aux urnes et faire triompher des régimes abominables ; on les a vus aussi courir aux armes et combattre pour des causes honteuses. La victoire électorale, militaire, insurrection-

nelle, a favorisé aussi souvent le mal que le bien, les idées fausses que les idées justes.

☐ Le parti de l'Eglise, s'il croit la foi en péril, en appelle à l'Etat pour sauver la religion.

Le parti rationaliste, dès qu'il sent en péril la laïcité, en appelle à l'Etat pour défendre la raison.

Religion (d'Etat), raison (d'Etat), se disputent l'Etat, l'autorité, le pouvoir ; et le dieu de la première s'est fait homme, et l'entité de la seconde s'est faite déesse, une fois au moins dans leur existence, pour légitimer et asseoir leur dictature temporelle et sacrée, ou matérielle et métaphysique.

Nous qui avons fait un choix, mais exclusif de tout dogme et de tout culte, entre la foi aveugle et la raison faillible, nous réprouvons ces appels à l'Etat, ne souhaitant voir enseigner aucune orthodoxie, aucune Table de la Loi, issue de la barbe de Moïse ou de celle de Karl Marx, et nous ne souhaitons pas de retourner contre autrui les parcelles d'autorité que nous arrachons au pouvoir dans la lutte clandestine qui nous oppose à lui.

Nous réprouvons au même degré l'Etat théocratique qui incarne l'omniscience divine, et l'Etat matérialiste qui divinise la raison humaine, et nous ne choisissons pas entre le Dieu qui s'est fait homme et les Hommes qui se sont faits dieux.

☐ Un homme qui revient d'Espagne m'a dit : « Dans la ville où j'étais, les agents de police dressent contravention contre les gens qui ne vont pas à la messe. »

Bravo ! excellent moyen pour assurer la renaissance de la foi. Je parie que, pendant la Semaine Sainte, les sifflets des alguazils s'en vont à Rome se faire bénir.

☐ Il est commun d'entendre dire que les peuples étrangers observent des coutumes bizarres ; que leur manière de vivre offense notre logique et heurte nos habitudes.

Cela est sans doute vrai. Mais, au sein même d'une même communauté, dans le même pays, entre gens qui se côtoient et se coudoient, de semblables disparités ne sont-elles pas observables ?

Les maçons n'ont pas les mêmes mœurs que les cultivateurs ; les imprimeurs vivent une existence très différente de celle des marchands de légumes ; les manœuvres d'une fonderie n'ont pas grand-chose de commun avec les séminaristes, ni les représentants en bonneterie avec les commis du Trésor. Le laboureur achève sa nuit de sommeil à l'heure où le linotypiste d'un journal du matin termine sa nuit de travail, et le premier s'en va aux champs à l'heure où l'autre s'en va au lit.

Cette diversité compose une harmonie, qui n'est rompue que par de tout autres motifs de discorde. Ainsi en est-il des peuples divers. Ce n'est pas la différence de leurs régimes, de leurs religions, de leurs lois, de leurs mœurs, qui les dresse les uns contre les autres : c'est la volonté et l'autorité de ceux qui profitent de ces mœurs, lois, religions et régimes.

☐ Ma ville natale vient d'obtenir la croix de guerre. « Pour son héroïsme et sa vaillance. » Je fus parmi les héros et les vaillants. Je vais vous dire comment cela s'est passé. Un jour de juin 1940, quinze avions allemands ou italiens ont bombardé la ville au hasard, tuant plus de cent personnes. Tout le monde claquait des dents au fond des caves. Puis, un jour de juin 1944, pendant que les curieux regardaient les F.F.I. hisser un drapeau sur la place, des automobiles blindées allemandes surgirent et tirèrent dessus : douze morts et vingt blessés, parmi lesquels des amputés ; les autres — j'étais de ceux-là — s'enfuirent au triple galop tandis que les balles passaient à droite et à gauche. L'héroïsme, la vaillance, consistent à se faire tuer et couper en morceaux. Vous voulez voir un héros ? Tenez, regardez-moi : ma ville est décorée de la croix de guerre.

Pierre-Valentin BERTHIER.

La guerre des mysticocraties

LE KREMLIN ET LE VATICAN

APRÈS Mindszenty dont on dit qu'il a perdu la raison, voici Beran qui se refuse à quitter le siège de son évêché, dans la crainte de n'y pouvoir rentrer. La condamnation du premier, l'essai de mise en tutelle du second s'appuient sur une même accusation : complot contre la révolution et intelligences avec des gouvernements étrangers.

Dans quelle mesure ces accusations sont-elles fondées ? Il est difficile de le savoir quand les gouvernements qui accusent sont totalitaires. Il n'est pas douteux, cependant, que de telles poursuites contre des prélats catholiques, étroitement soumis au chef de l'Etat du Vatican, lui-même partie prenante dans le clan occidental, ne sauraient manquer de bases sinon justes, du moins juridiques. Elles sont tout aussi fondées que les poursuites dirigées contre les prévenus d'activités antiaméricaines.

Le conflit des deux papes

Ce qui ne laisse pas d'être inquiétant, quant à l'avenir de la paix c'est que, de part et d'autre, la qualification des « crimes » imputés aux suspects soit une qualification de temps de guerre. Effectivement, il y a conflit permanent entre l'Orient et l'Occident, et la guerre froide n'est pas qu'un slogan.

Il est indéniable que l'intervention de Rome dans la lutte qui oppose le parti communiste au parti de l'Eglise dans les pays dits de « démocratie populaire » autorise — selon les lois formelles des Etats — les gouvernements en cause à s'élever contre « une intervention étrangère » dans la politique intérieure de leur pays. Le fait n'est pas nouveau en ce qui concerne l'activité vaticane. Ce qui est relativement récent, inaccoutumé, c'est l'intervention parallèle — et infiniment plus brutale et plus efficiente — du Kremlin dans cette même politique intérieure.

Le persécuté persécuteur

En présence de cette conjoncture, un esprit libre inclinerait volontiers à se réfugier au belvédère de Sirius et à laisser s'entre-déchirer les tenants de deux formes concurrentes de la mysticocratie.

Il est en effet d'une religieuse naïveté de prendre pour argent comptant les protestations du pape, scandalisé des atteintes portées à la liberté spirituelle de ses ouailles, quand on sait la part déterminante et constante de l'Eglise dans l'écrasement des libertés — de toutes les libertés — aux pays d'Ibérie soumis aux séides des jésuites, le marguillier Salazar et le quatre-bras Franco.

Seuls de déférents conformistes tiendront pour une manifestation valable de l'indépendance des consciences le décret du Saint-Office par quoi, en toute liberté disciplinée, chaque catholique saura désormais quelle position anticommuniste doit être la sienne.

Le Saint-Office et le Kominform

Il n'empêche que les décisions du Kominform sont exactement — en mobiles et en conséquences — de même nature que celles du Saint-Office. Elles se présentent avec cette circonstance aggravante qu'elles procèdent des volontés d'un Etat dont

les actes d'impérialisme sont devenus patents et disposent à leur service — hormis le fait ibérique — de moyens de coercition d'une dureté et d'une ampleur dont le Vatican n'a plus l'équivalent.

Un esprit passionnément anticlérical ne manquerait pas d'observer que le Vatican retrouve ajourd'hui une équivalence de force matérielle par le concours des Etats capitalistes qui lui sont alliés. Cette vue n'est pas sans exactitude. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il retrouve cette force précisément en ce que la mysticocratie stalinienne appelle une contrepartie. Le pragmatisme marxiste, en s'enfermant dans la contradiction : la liberté *par* la dictature, a ruiné les valeurs révolutionnaires de la pensée libre opposée aux grégarismes et aux théocraties.

L'opium contre la cocaïne

De ces contre-sens, il est résulté que le cléricalisme, en prenant figure de persécuté, apparaît comme un rempart de la liberté des consciences. La mystique dont il tira autrefois sa puissance offensive, lui confère, aujourd'hui, son potentiel de résistance. Par là même, il se manifeste de nouveau comme une source de rayonnement de l'esprit conscient, insoumis aux contingences des politiques transitoires.

En résumé, le stalinisme, loin d'avoir délivré les hommes de « l'opium du peuple », les a ramenés à leur vice congénital. Il les y a ramenés en substituant sa cocaïne à l'opium. Les hommes, détournés par lui des idées franches, étouffés dans un « univers concentrationnaire », privés de tout champ d'évasion autre que l'adhésion à de fallacieuses mystiques, ont usé de leur dernière liberté, celle de choisir leur espérance.

Sur ce plan, le « génie » du « grand » Staline est de trop immédiate et de trop pesante conséquence pour que mainte âme simple ne lui préfère pas le message légendaire du « divin » Jésus.

Dissipons les nuées

L'avenir est bouché par cette double concentration des nuées. Je ne sais quel éclair la déchirera. Ce que je sais bien, c'est que tirer le canon paragrêle sur l'une parce qu'elle vient de droite, et se garder de toucher à l'autre parce qu'elle vient de gauche, ce n'est que choisir de se résigner à une nuée. Je pense qu'un libre-penseur comme un libertaire doit choisir l'éclair, dût-on souffrir de l'orage.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Pour le service gratuit d'abonnements

Aux camarades âgés, malades ou en chômage de longue durée, nous servons gratuitement la revue durant une année — plus longtemps même si cela s'avérait nécessaire.

Nous avons jusqu'ici satisfait à toutes les demandes et nous n'entrevoyons point de refuser jamais à quiconque, puisque la souscription qui sert à cet effet est toujours régulièrement alimentée.

Nous avons enregistré ce mois-ci :

Marcel Petelot, 100 francs ; *La Pensée Libre de Rouen,* 100 francs ; Eugène Barreau, 100 francs ; Eugène Merser, 200 fr. ; Rofo, 140 francs ; Pasqueraud, 250 francs; A. Basset, 50 francs ; Georgette Berthon, 200 francs ; Marcel Cefallo, 200 francs ; R. Lentz, 100 francs; G. Departout, 500 fr.; Paule Ruer, 50 francs ; Chaisson, 100 fr. ; Heude, 200 francs ; Emile Rousset, 1.000 francs ; Rondot, 250 francs.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA PHILOSOPHIE

LA classe de philosophie, dans nos lycées et collèges, est sans doute celle qu'abordent avec le plus de curiosité ceux qui ont le privilège de faire des études secondaires. Il existe, en effet, un préjugé favorable à l'égard du philosophe ; quand on dit de quelqu'un qu'il prend la vie en philosophe, ou qu'il s'est fait une philosophie, ce n'est jamais sans une nuance d'admiration et d'envie. Aussi l'adolescent attend-il ordinairement de son année de philosophie la solution des grands problèmes qui le troublent. Car il est normal qu'entre dix-huit et vingt ans on se pose certaines questions auxquelles il est bien difficile de répondre. Il y en a essentiellement deux qui inquiètent l'adolescence : pourquoi vivre et surtout pourquoi souffrir, d'une part ; d'autre part, pourquoi obéir aux lois morales et sociales ? Au point de vue psychologique, c'est avec l'apparition de ces problèmes que se manifeste le mieux le passage de l'enfance à l'adolescence. L'enfant ne se pose pas ces questions ou, s'il les pose, c'est par une sorte de curiosité désintéressée, et on le satisfait, au fond, assez facilement. La vie, pour lui, est naturelle, il ne s'imagine même pas qu'il pourrait ne pas vivre. L'adolescent, au contraire, pense la mort et non seulement comme un accident mais comme un être. « Je pourrais ne pas être, pense-t-il, et par suite ne pas souffrir. Je n'ai pas demandé à naître, je n'ai pas demandé à faire partie de telle famille, de telle société, de telle patrie. Pourquoi donc serais-je tenu d'accepter leurs règles, de me plier à leurs exigences, de n'être pas moi-même ? » Cette crise d'individualisme, qui caractérise l'adolescence, est liée à la position des problèmes métaphysiques et moraux de la destinée et de l'obligation. Il est donc tout à fait heureux que ce soit au moment où ces questions se posent que l'adolescent entre dans la classe de philosophie où l'on va traiter précisément des problèmes de métaphysique et de morale.

Mais l'adolescent est vite déçu. D'autres problèmes sont d'abord proposés à son attention, dont il ne voit pas l'intérêt, qui ne répondent nullement à ses préoccupations. Il s'étonne de voir que des gens réputés sérieux perdent leur temps à des subtilités sans importance ; il s'amuse de la terminologie philosophique ; il se fatigue de la continuelle opposition des systèmes. Bref, il tend à considérer que la philosophie n'est qu'un vain jeu de paroles, incapable de répondre à ses aspirations. De sa dernière année d'enseignement secondaire, il gardera bien souvent le souvenir d'un long et fastidieux bavardage. Certains, pourtant, gardent de cette année un autre souvenir ; ils ont su ronger leur os et parvenir, comme dit Rabelais, à la substantifique moelle. Qu'ont trouvé ceux-là et qu'auraient pu trouver les autres ? Autrement dit, que reste-t-il de la philosophie quand on a oublié l'histoire des doctrines, les solutions et même les problèmes ? J'imagine qu'un professeur prudent et qui voudrait dégager lui-même, dans une dernière leçon, l'essentiel de son enseignement, pourrait s'adresser à ses élèves à peu près en ces termes :

« Vous venez de me voir, pendant huit mois et à raison de plusieurs heures chaque semaine, faire défiler devant vous des systèmes contraires et poser des questions auxquelles j'étais incapable de faire une réponse satisfaisante. Cela pourrait vous donner quelque défiance envers l'exercice auquel je consacre ma vie. Pourtant, j'aimerais que de ces leçons qui ne concluaient pas, ou si peu, il vous restât quelque chose.

« Tout d'abord l'amour des grands au-

teurs. Vous avez constaté que jamais nous n'avons lu ou cité Platon, Descartes, Kant ou Auguste Comte, sans en tirer quelque idée qui nous permît de mieux comprendre la condition humaine. J'en dirai autant d'Homère, de Tacite, de Montaigne, de Corneille, de Balzac et de tous ces auteurs dont vous vous figuriez qu'ils appartenaient à la seule littérature et qu'ils n'étaient pas des philosophes. Nous avons trouvé notre richesse aussi chez les grands contemporains : Gide, Valéry, Romain Rolland, Saint-Exupéry, Alain, et vous avez pu comprendre combien l'humanité se retrouvait identique en Descartes, en Corneille et en Saint-Exupéry, en Callicles et en Nietzsche, en Socrate et en Alain. Mais cet amour des grands auteurs, il ne faut point qu'il reste platonique ; il faut que vous me promettiez, ou plutôt que vous vous promettiez de préférer toujours une difficile et belle lecture à ces lectures faciles et sans beauté qui sont maintenant à la mode. Une lecture facile est comme une femme facile : elle ne plaît pas longtemps. Ne vous attachez à rien qui s'obtienne sans peine. Refusez-vous et refusez aux autres la facilité. C'est la première leçon de la philosophie.

« La deuxième se résume ainsi : apprenez à penser vos paroles. Que vos discours ne soient pas « ce vain bruit de la bouche » dont parle saint Augustin, mais qu'ils soient pour vous un instrument précieux de communication avec vos semblables. Honorez le langage. En lui se trouve toute vérité. Comme il est dit dans l'Evangile selon saint Jean : « Au commencement était la Parole et la Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie et la vie est la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue. » Entendez qu'il n'y a de clarté dans le monde que par le langage. Comprendre, c'est d'abord comprendre le langage. Dans notre enfance, nous recevons avec les mots tout le capital humain de pensées, et notre travail, ensuite, consiste à prendre conscience de ce capital. Les analyses de concepts que nous avons faites, tout au cours de l'année, n'avaient d'autre but que cette prise de conscience, cet éclaircissement des notions. C'est grâce à ce travail que nous participons d'abord à l'humanité, et l'on appelle justement cela « faire ses humanités ». C'est pourquoi les grands écrivains, ceux qui connaissent leur langue, comme on dit, sont les meilleurs intermédiaires. Le langage est par excellence l'instrument de l'universel. Il permet aux individus de communiquer entre eux, c'est-à-dire de se reconnaître membres d'une même communauté, la communauté humaine. Les Grecs l'avaient bien compris, qui désignaient du même mot, *logos,* le langage et la raison. Il convient donc, si l'on veut être un homme, de savoir ce que l'on dit. De même qu'elle se reconnaît à la fréquentation des grands auteurs, la culture se reconnaît à la recherche du mot propre, au souci de donner aux termes un sens précis, au refus de tout ce qui est vague ou ambigu. Apprendre à lire, à écrire, à parler, c'est la tâche essentielle de tous les éducateurs, de tous ceux qui ont à « élever » les enfants des hommes.

« Le but est donc de comprendre, mais le moyen est de douter. C'est le troisième enseignement de la philosophie, qu'il n'y a de certitude et de compréhension que par le doute. Que tout soit remis en question, comme on voit dans les sciences où le plus grand savant ne se tient jamais pour définitivement assuré des principes. Le premier mouvement est toujours de confiance, de crédulité ; mais si l'homme veut penser il faut qu'il se reprenne. Penser, c'est peser ; il faut que l'homme pèse tous les témoignages, qu'il doute de toutes les apparences. C'est ce que signifient l'ironie de Socrate qui ne cessait d'interroger, le : que sais-je ? de Montaigne qui est un refus des pensées toutes faites, des pensées de coutume, le doute hyperbolique de Descartes qui allait jusqu'à mettre en cause l'existence du monde et de Descartes lui-même, la cri-

tique kantienne qui doit être prise comme une épreuve pour la raison. Tout doit être passé au crible, même, et surtout, nos plus chères pensées. Celui qui n'a jamais douté n'a jamais pensé non plus, de même que celui qui ne sait que douter n'est pas un penseur. La tâche de penser est difficile, car elle suppose un perpétuel mouvement de donner et de reprendre, d'accorder et de refuser, de dire oui et non. « On s'arrête, puis on repart, dit Valéry ; voilà ce qui est penser. » La bêtise, c'est l'arrêt complet, le refus de mettre en question, aussi bien que l'absence d'arrêt, le refus de reconnaître une vérité. Mais la première forme de bêtise est de loin la plus dangereuse, car elle est la source de tout fanatisme. Alain trouvait « ridicule celui qui met un petit drapeau sur le haut de ses pensées, comme s'il se disait : maintenant, je n'ai plus rien à apprendre ». Mais celui-là est plus que ridicule ; il est redoutable. Les fléaux de notre monde sont les gens qui ont planté leur petit drapeau et sur lesquels on peut coller une étiquette avec la désignation et l'année d'origine. Ces machines à penser, ou plutôt à réciter, sont étonnantes par la précision de leur mécanisme : il suffit de presser un bouton pour entendre tel discours que l'on veut. Ce sont des pianos mécaniques, qui jouent toujours les mêmes morceaux, sans fausses notes, mais sans âme. Rien d'aussi pénible que d'entendre ces paroles prévues, avec gestes prévus et accents prévus. Si par hasard une fausse note se produit, on éprouve un immense soulagement, comme au premier soupir que pousse un homme en sortant du coma. Mais le délinquant est vite châtié et ramené à l'ordre. Car il y a une association des pianos mécaniques et une stricte discipline. Ce qui est le plus frappant, c'est l'air d'importance de ces pianos mécaniques ; ils prennent évidemment leur musique au sérieux, persuadés qu'ils sont qu'elle seule est juste et bonne et peut sauver le monde. Méfiez-vous des Pianos Mécaniques, voilà le troisième conseil que vous donne la philosophie. Songez au double sens du mot esprit, du mot spirituel. La gravité tue les pensées ; il faut de l'air à l'esprit et point de respect imposé. Mais ne confondez pas avec l'humour, avec l'ironie socratique, cette ironie méchante, où paraît le mépris du semblable, que les Pianos Mécaniques (Alain les appelle les Importants) savent prodiguer à ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Au reste, vous ne pouvez guère vous y tromper : cette ironie méchante est une ironie sérieuse, une grimace et non un sourire. Méfiez-vous des faciès grimaçants : ils annoncent de grandes passions liées à de petites intelligences. Rien ne ressemble moins à un rictus que le sourire de Socrate. Sachez donc douter et sachez croire ; refusez les croyances toutes faites et le doute tout fait, fuyez à la fois le dogmatisme et le scepticisme, le sérieux de l'âne et le rire éternel de la jument.

« Disons la même chose autrement : soyez libres. Doutez de tout, sauf de votre liberté, car celui qui ne se croit point libre n'est plus un homme. Sans la liberté, il n'y a plus rien, ni erreur ni vérité, ni bien ni mal, ni joies ni peines. Abdiquer sa liberté, c'est abdiquer sa condition d'homme. Il n'y a d'humanité que là où il y a volonté libre, et toute la foi de tous les temps se ramène à cela : se croire libre, se vouloir libre. N'acceptez aucun fatalisme, aucune irresponsabilité. Redites-vous avec Descartes : « Il n'y a que la volonté seule ou la seule liberté du franc-arbitre que j'expérimente en moi être si grande que je ne conçois point l'idée d'aucune autre plus ample et plus étendue ; en sorte que c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image et la ressemblance de Dieu. » Faites constamment l'épreuve de votre liberté. Les Importants feront toujours assez pour vous persuader de votre esclavage afin d'obtenir votre obéissance. Il faut leur résister, sinon par des actes, du moins par vos pensées. Nul ne peut rien contre votre liberté intérieure ni par suite contre votre bonheur, si vous savez le placer dans l'exercice de cette liberté. Dites-vous bien toujours : il ne

dépend que de moi. Répétez-vous avec Kant : tu dois, donc tu peux. Et si quelquefois vous sentez le découragement vous menacer, s'il vous prend envie de vous abandonner au lieu de vous conduire, préparez-vous à renaître en vous récitant l'invocation que, dans Platon, la vierge Lachésis adresse aux âmes des morts qui vont se réincarner : « Ames éphémères, vous allez commencer une vie nouvelle et renaître à la condition mortelle. Ce n'est pas un génie qui vous tirera au sort, c'est vous qui choisirez votre propre génie. La vertu n'a point de maître ; chacun, selon qu'il l'honore ou la dédaigne, en aura plus ou moins. Chacun est responsable de son choix. Dieu n'est point responsable. »

Georges **PASCAL.**

REVUE DES LIVRES

par Serge

Georges BLOND : *Le Survivant du Pacifique.* (Arthème Fayard, 400 fr.)

C'est le récit authentique et terrifiant de ce que fut la guerre du Pacifique. La lutte sans merci, dans le ciel et sur l'eau. L'écrasement par les bombes de ces plages ombragées romantiquement par les cocotiers, les pandanus, les hibiscus, sous un ciel qui incite plutôt à la rêverie qu'aux fantastiques agitations de notre civilisation mécanisée...

Lorsqu'on pensait fuir les folies de l'Europe et les furies de la guerre, il était une image qui se présentait invariablement à l'esprit : une île dans le Pacifique... Mais la guerre ne connaît plus d'espaces hostiles à sa sauvagerie. Il n'est plus de refuges !

« J'ai connu, dit l'auteur, un chef de contentieux qui, en 1925, a quitté la France et l'Europe par peur d'une nouvelle guerre. Il s'est embarqué pour je ne sais quelle région de la Polynésie. Qui de nous n'avait jamais caressé ce rêve ? Or combien de ces îles ont été écrasées sous les bombes ? »

Une vision dantesque surgit de ces pages hallucinantes. On imagine, à travers le choc monstrueux des machines, l'éclatement des engins perfectionnés, ces chairs brûlées, ces os calcinés, cette « humanité » anéantie pour le triomphe éphémère d'un « Prométhée » déchaîné qui ne sait plus s'arrêter dans sa folie.

Livre enthousiasmant, dit l'éditeur qui se réfère à l'extrême intensité de ces combats d'extermination. Livre terrible, disons-nous, qui inspirera peut-être une plus grande horreur de la guerre, sinon la crainte salutaire de participer autrement que par l'imagination à une de ces « anticipations » tragiques que Wells pressentait dans sa *Guerre des mondes !*

Jean GALTIER-BOISSIÈRE et Charles ALEXANDRE : *Histoire de la guerre 1939-1945.* (La livraison illustrée, 300 fr. franco, 3, place de la Sorbonne, Paris.)

Le tome V et dernier de *L'Histoire de la guerre* publié par « Le Crapouillot » donne l'historique complet de la Résistance, raconte les complots contre Hitler, la Libération de Paris, la terreur communiste de l'automne 1944 et dresse le bilan de la deuxième guerre mondiale.

« Le Crapouillot » termine sur ces perspectives assez sombres qui limitent singulièrement l'étendue d'une victoire tant acclamée par ses « glorieux artisans » : « En cas d'emploi massif de bombes atomiques Einstein prévoit que dans la meilleure hypothèse, les deux tiers de l'humanité disparaîtront. D'autre part, tous les contrôles proposés par la Commission de l'énergie atomique de l'O. N. U. ont été rendus impossible par le refus soviétique. Force est bien d'envisager la « fin du monde », conséquence normale de la frénésie de la race humaine à se propager inconsidérément. »

NOTA. — *Dans le compte rendu de l'ouvrage de* Ch.-Aug. BONTEMPS : Le Démocrate devant l'autorité, *l'adresse de l'édition a été omise. On peut se procurer ce livre aux* Cahiers Francs, 4, *rue Gustave-Rouanet, Paris* (18e), *Ch. P. Paris* 787-88. (120 *fr. Franco :* 150 *fr.)*

DANGEREUX AVEUGLEMENT des THÉORICIENS

SANS aucun doute, Karl Marx est le théoricien des temps modernes qui a le plus fortement influencé l'évolution économique et sociale du monde contemporain. Par sa critique implacable du capitalisme, il a bouleversé les données économiques. Par ses exhortations, il a stimulé la lutte des classes. Par ses proclamations internationalistes, il a ébranlé l'idée de patrie. Par ses attaques contre les religions, il a jeté le trouble dans les consciences. Par son matérialisme historique, il a discrédité le spirituel et l'idéal. Par sa dialectique, il a remis en question tous les problèmes philosophiques et politiques, mais sans, pour autant, leur apporter des solutions définitives, ni surtout constructives.

Ce qui domine chez Marx, c'est un esprit critique extrêmement aiguisé, servi par un don de polémiste remarquable, et un besoin féroce de disloquer, de détruire. Mais finalement, qu'a-t-il proposé pour porter remède à une situation aussi détestable que celle par lui incriminée ? Tout simplement l'emploi de la force.

Pouvons-nous lui en tenir rigueur ? Nous sommes évidemment tentés de le faire lorsque nous songeons aux torrents de sang et aux incalculables souffrances qui ont résulté — et qui résultent encore — de l'esprit de lutte répandu, de l'idée de violence percutée. Seulement, si l'on va au fond des choses, on est obligé de reconnaître que ce qui a manqué à Marx, c'est tout simplement la faculté créatrice dont le défaut lui interdisait d'imaginer pour le futur, et encore bien davantage, de dresser le plan d'une civilisation nouvelle. Devons-nous sincèrement le rendre responsable de cette absence de dons créateurs ? Il ne le semble pas : « Celui qui fait l'analyse ne fait pas la synthèse. A chacun son œuvre, a dit Renan. »

Seulement le malheur voulut que, parmi les disciples de ce théoricien dénué de tout sens pratique, il ne se trouva point non plus de praticiens capables de réaliser cette synthèse. Hélas ! C'étaient, eux aussi des théoriciens abstraits, et Lénine plus que les autres peut-être. Ce fut pourtant ce dernier que le destin choisit pour mettre en œuvre les prescriptions marxistes, et c'est bien là qu'est le drame.

Car c'est sans étonnement ni regrets que Lénine note l'inaptitude à imaginer de son maître : « Quant à découvrir les formes politiques de l'avenir, dit-il, Marx ne s'y est pas hasardé. » Et le plus grave, c'est qu'il n'envisage aucunement la nécessité de réagir. Bien au contraire, nous le voyons renchérir en ces termes : « Comme nous ne nous occupons pas d'imaginer des systèmes utopiques d'organisation d'une société future, il serait au moins oiseux de nous y arrêter. »

Ainsi donc, parce que gavé de théories marxistes et dépourvu de notions techniques, comme d'ailleurs d'aptitudes créatrices, Lénine est parti à l'assaut de la civilisation contemporaine dans l'intention de la détruire, mais sans avoir tracé le plan de celle qui aurait dû la remplacer.

C'était folie, évidemment, et nous savons ce qui en est résulté: l'exécution sommaire de millions d'innocents et des déportations en masses, qui n'ont cependant pas empêché l'échec des Soviets ouvriers, puis celui de la Nep. Le régime ne fut sauvé que lorsqu'on fit appel aux techniciens pour dresser des plans quinquennaux et diriger les entreprises. Mais, entre temps, et faute d'un programme à la fois séduisant et efficient, on avait dû baser le système sur une monstrueuse terreur policière, tout en instituant un capi-

talisme d'Etat tentaculaire ; d'où une nouvelle classe de privilégiés : celle des policiers, des bureaucrates et des membres du parti souverain. Venant coiffer le tout, se développait simultanément une ambition impérialiste sans limites, puisque visant à faire régner sur le monde entier « la dictature du prolétariat », c'est-à dire celle de Staline. Toutes choses d'ailleurs rigoureusement contraires à la volonté de Marx qui ne cessa de les condamner et d'en réclamer l'abolition.

En fait, quelle différence y a-t-il entre ce régime et celui des dictateurs fascistes, ces chiens maudits ? Aucun, si ce n'est que le capitalisme est devenu étatique, et pour cela, tout à la fois moins efficient et plus cruel. Ainsi l'U.R.S.S., le pays le plus vaste et le plus peuplé du monde moderne, vit encore aujourd'hui, sous le règne de la force abusive, tout comme les tribus préhistoriques les plus primitives. Et cela — choquant anachronisme — dans un temps où les sciences, les techniques accomplissent en tous domaines d'étonnants miracles, et seraient en condition de résoudre au mieux tous les problèmes économiques et sociaux, si du moins on n'y mélangeait point les querelles doctrinales et les passions politiques.

Quelle est donc la cause de cette désolante inaptitude à utiliser la méthode scientifique ? Elle réside en ceci que les politiciens et les théoriciens ignorent tout de cette méthode, et donc de ses possibilités d'application. Par contre, ils connaissent admirablement les ressources de la dialectique et de la querelle diplomatique, lesquelles accaparent le meilleur de leur attention et de leur activité. D'où le gigantesque malentendu qui divise aujourd'hui le monde en deux parties rivales pour le plus grand malheur des peuples, lesquels continuent à vivre dans l'angoisse et l'insécurité, alors que tout est là, cependant, pour réaliser leur bonheur.

Mais ce bonheur ne figure aucunement dans les préoccupations des chefs d'Etat; on y voit plutôt régner : à l'Est, la volonté de puissance et de domination ; à l'Ouest, le souci de durer en prolongeant indéfiniment — par l'effet de vains replâtrages — un système pourtant irrémédiablement condamné. Ainsi perd-on de vue ce qui importe le plus, et qui est de satisfaire du mieux possible les besoins matériels et culturels des hommes, en organisant scientifiquement la production et la distribution des biens.

A vrai dire, c'est là un problème essentiellement technique, que des techniciens résoudraient sans difficulté si on le débarrassait des préjugés, des routines et des disputes doctrinales dont les théoriciens le farcissent à plaisir. Car pour ceux-ci, ce qui importe c'est : chez les Occidentaux, de préserver « la libre entreprise », et chez les Soviets de supprimer, qu'ils disent, « l'exploitation de l'homme par l'homme », deux principes abstraits qui ne montrent nullement comment s'y prendre pour réaliser le bonheur des hommes.

Mais le plus triste, c'est certainement de voir tourner en ridicule ceux qui se préoccupent de rechercher les lois de ce bonheur humain, et de leur découvrir des règles d'application rationnelles. Ceux-là, on leur rit au nez, et on les discrédite en les traitant d'utopistes. Car il est bien entendu, une fois pour toutes, que ce qui importe plus que tout, c'est le triomphe des théories politiques en compétition.

Pourtant, qu'est-ce donc que l'utopie, sinon la réalité de demain ? Pour les voyageurs de diligence, le train en était une, et ensuite le vol en avion aux yeux de leurs fils. Sont traités d'utopistes, tous ceux qui échafaudent des projets d'avenir, tous ceux qui prétendent rompre avec les théories admises et les plans conformes. Cependant, comme l'a parfaitement montré Anatole France : « Sans les utopistes d'autrefois, les hommes vivraient encore nus et misérables dans les cavernes ; ce sont les utopistes qui ont tracé les lignes de la première cité. Des rêves généreux sortent les réalités bienfaisantes. L'utopie est le principe de tout progrès, et l'esquisse d'un avenir meilleur. »

Mais au fait, qu'elle est donc, dans son étymologie, la signification du mot « utopie » ? Beaucoup ignorent ou ont oublié qu'elle est empruntée à un ouvrage de Thomas Morus décrivant une certaine « Nouvelle Isle d'Utopie », lequel fit sensation lors de sa parution, en Angleterre, il y a plus de quatre cents ans. L'auteur

y décrivait un peuple chez qui régnait, par le fait d'une organisation judicieuse, le bien-être et l'amitié, c'est-à-dire, le bonheur. Mais cela ne pouvait évidemment séduire les autorités constituées, lesquelles entretenaient à leur profit abus et privilèges, au grand mépris de la misère du peuple. C'est pourquoi, comme il refusait de se dédire, Morus fut impitoyablement décapité, sur l'ordre d'Henri VIII. Ainsi, son nom s'ajouta-t-il à la longue et tragique liste des martyrs qui, les uns après les autres, sacrifièrent leur vie pour le progrès de la civilisation.

Seulement, une question se pose: Thomas Morus a-t-il inventé de toutes pièces son île merveilleuse ? C'est ce qu'a mis en doute Arthur E. Morgan dans un ouvrage publié aux Etats-Unis il y a trois ans, et intitulé : « Nowhere was Somewhere » (Nulle part était quelque part). Selon cet auteur, Morus eut connaissance des récits rapportés par certains témoins espagnols de la conquête des Incas. De fait, on remarque une grande similitude entre la civilisation si remarquable de ces Péruviens, et celle des Utopiens. Si Morus n'a pas mentionné ses sources c'était, explique Morgan, par scrupule d'historien se refusant à rien rapporter qui n'ait été strictement contrôlé.

Ainsi, les théoriciens sont-ils inexcusables de traiter l'utopie de chimère, puisque celle-ci fut une réalité. On est donc en droit de leur reprocher valablement de ne s'être point intéressés à la civilisation des Incas dont les procédés d'équité et d'organisation rationnelle, méritaient pourtant d'être étudiés, et même empruntés. Là encore, le conformisme théorique l'a emporté sur la technique, non seulement inventive, mais encore strictement expérimentale.

En réalité, les utopistes — au sens péjoratif du mot — ce sont les théoriciens à courte vue qui, par esprit de routine et incapacité imaginative, se figurent que les systèmes absurdes qui nous gouvernent encore sont capables de durer, alors qu'ils sont manifestement condamnés.

Que n'a-t-on, il y a quatre siècles, confié à l'utopiste Morus le soin de transformer la civilisation anglaise en s'inspirant des réussites brésiliennes ? On l'aurait vue doucement se répandre sur l'Europe, puis sur le monde entier, et nous connaîtrions aujourd'hui une économie vraiment distributive, parce que débarrassée de la tyrannie du profit comme de toute passion politique, et surtout de ces monnaies aussi absurdes que privatives dont on doit reconnaître qu'elles sont inaptes à assurer une saine répartition des biens.

Le machinisme et l'énergie venant à naître dans cet harmonieux système, loin d'apporter le trouble et la misère comme il se voit, se seraient développées rationnellement, engendrant une bienfaisante abondance. L'humanité n'aurait eu que faire, alors, des Karl Marx et autres théoriciens de la lutte des classes, de la violence et de l'autorité. Car ces classes auraient disparu d'elles-mêmes, comme dans l'Isle Utopie, et la bienveillance généralisée eut rendue odieuse, et surtout inutile, la terreur policière chère à Staline.

Peut-être n'est-il pas trop tard pour demander aux utopistes, c'est-à-dire en somme aux novateurs, aux hommes de science, de tracer le plan d'une civilisation nouvelle. Mais le temps presse, à voir les terribles convulsions qui se préparent, et dont les théoriciens seront rendus responsables, pour avoir voulu faire triompher leurs doctrines et leurs slogans, plutôt que le bien de l'humanité.

Bernard MALAN.

SERVICE A L'ESSAI

Pour la diffusion de DEFENSE DE L'HOMME et en vue de la prospection en faveur des abonnements, nous faisons le service gratuit d'un numéro ou deux aux bonnes adresses que l'on veut bien nous envoyer.

C'est un excellent moyen de recruter des abonnés, à la condition que ceux qui le sont déjà prennent la peine de chercher le sympathique et de nous le signaler.

Qui peut hésiter, parmi vous, à nous rendre ce service ?

Retour à l'Inquisition

Dans un discours prononcé au Pays de Galles en 1933, Stanley Baldwin, alors premier ministre, sur le point de quitter le pouvoir, déclarait avec une certaine amertume qu'il n'était possible de rien envisager de bon pour l'avenir dans un monde exaspéré par les passions excitées par la guerre. Il ajoutait même qu'il était obligé d'avouer qu'il avait parfois l'impression de vivre dans un gigantesque asile d'aliénés.

Pendant la première guerre mondiale, des centaines de millions d'hommes s'étaient haïs férocement, entretués avec fureur, calomniés au delà des limites de la vraisemblance par toutes les foudres d'une propagande déchaînée dans sa monstrueuse imbécillité. Il devait en rester quelque chose. Et c'est ce quelque chose qui a si brillamment servi de plateforme au grand départ d'une nouvelle aventure qui nous laisse aujourd'hui l'impression que nous vivons dans un « lunatic asylum » agrandi.

La guerre vient, une fois de plus, de bouleverser le frêle entendement des humains qui ne pouvaient guère résister à ce formidable déferlement de mensonges qui émanait des diverses factions idéologiques et patriotiques. Ce n'est pas impunément que la « casuistique belliciste » implique la coopération des pires instincts de violence, qu'elle exalte les haines, qu'elle favorise certaines délations et qu'elle drape d'un manteau d'héroïsme et de vertu des actions qui sont tout autrement qualifiées, en temps normal, par le code de justice criminel et par des juges inaccessibles à la pitié.

Il ne faut donc pas autrement s'étonner du comportement des individus qui avaient cédé au prestige indiscutable des propagandes déchaînées, pendant ces longues « vacances de la morale ». Il est tout à fait normal que les moins perspicaces, les plus crédules ou les moins prévoyants aient foncé tête baissée dans le panneau, avant d'avoir compris que ces folles échappées sur la jungle pouvaient comporter aussi des « sens interdits ».

Bien des naïfs qui avaient choisi « la voie droite » derrière les feuilles de chêne, les mîtres et « l'autorité », se retrouvèrent avec ahurissement sur les « chemins de la trahison » et apprirent à leurs dépens qu'il était dangereux de s'engager dans le parti des Gibelins quand c'était celui des Guelfes qui devait gagner la bataille. A quelque chose malheur est bon, car ce sont ces fols engagements qui ont permis de raffermir l'éloquence d'une magistrature qui avait beaucoup à faire pardonner et qui ne s'en priva pas en des jugements qui devaient puissamment contribuer à l'extension de l'honorable et très affinée corporation des gardiens de prison. Ainsi, la société se paie-t-elle le luxe de châtier le crime après avoir fait naître toutes les conditions nécessaires à son développement.

Que des réactionnaires aveugles aient approuvé le zèle outrancier des pourvoyeurs de prison, ne comprenant pas que le seul moyen de faire oublier toutes les turpitudes de la guerre, était de manifester la plus grande générosité dans l'exercice de la justice, n'est certes pas pour nous surprendre. Mais nous estimons que cette attitude ne devrait pas être celle de socialistes — et de socialistes marxistes — ou bien il faudrait que ces derniers aient la franchise de répudier certaines de leurs théories qui atténuent considérablement la responsabilité individuelle et ne s'accordent pas avec leur conception étriquée d'une justice fonctionnant uniquement à leur profit...

L'omnipotence autonome attribuée par Marx aux conditions matérielles et qui lui fait nier le libre arbitraire dans cette phrase : « Ce n'est pas la conscience qui fait l'être, c'est l'être qui fait la conscience » n'est-elle pas en opposition évidente avec les vues de ces étranges socialistes, « internationalistes à la petite semaine », qui affectent la plus intransigeante indignation contre les crimes de lèse-patrie ?

⁂

Pour condamner certains « suspects », il apparaît maintenant qu'il avait été fait état, un peu trop facilement, de témoi-

gnages entachés de partialité, et que des personnages équivoques étaient venus opportunément en aide à une vindicte curieusement dirigée. Ces procédés nous ramenaient tout bonnement en l'an 1235 où le concile de Narbonne promulgua, sur la demande des inquisiteurs, un règlement dont l'article 24 stipulait qu'en raison de « l'énormité du crime des hérétiques », on devait admettre pour le prouver, même le témoignage des malfaiteurs, des infâmes, de tous ceux qui ne pouvaient déposer en justice...

De même, aujourd'hui, « l'énormité du crime » fait oublier aussi à certains « socialistes » toutes les anomalies qui présidèrent à « l'expédition à la vapeur » d'un grand nombre de jugements et ils réclament l'exécution impitoyable de la « vengeance populaire ».

Tel est le sentiment de M. Edmond Nessler qui écrivait dans le *Journal du Centre* du 13 juin : « *Ni pitié, ni pardon. Les hommes forts méprisent les sentiments émollients. Il y a des leçons qu'on ne devrait jamais oublier. Les traîtres, les demi-traîtres, les quarts de traîtres avaient dressé l'échelle des peines. Ils subissent, partiellement d'ailleurs, les châtiments qu'ils avaient imaginés pour d'autres. Tant pis pour eux.* »

Je ne connais pas M. Nessler, j'ignore même à peu près tout de sa personne physique. Je ne sais si ce disciple de Marx, qui se classe parmi les « hommes forts », possède le gabarit d'un Rigoulot ou le crâne d'un Archimède ; je crois me rappeler simplement que M. Nessler est l'auteur d'un ouvrage sur la Résistance, ouvrage que j'ai souvent rencontré dans les boîtes des bouquinistes. Consacré ainsi « grand écrivain », M. Nessler est habilité à donner au *Journal du Centre* ces éditoriaux très remarqués, qui pourraient être signés du nationaliste Marcel Habert ou de M. Taittinger, si la profondeur de la pensée ne les identifiait plutôt à la verve magistrale du bon Joseph Prudhomme...

J'aime à croire toutefois que cette invocation de « l'homme fort », ennemi des sentiments émollients, a dépassé la pensée de son auteur. Je crains qu'elle ne paraisse quelque peu intempestive à maints socialistes qui y verront un rappel fâcheux de ces qualités qui distinguèrent les Hitler, les Mussolini et leurs abominables séides. Quant à sa conception particulière de la responsabilité totale, j'imagine que M. Nessler se base uniquement sur sa pureté d'homme sans péché et qui a le droit de « jeter la première pierre ». Ses nombreuses occupations ne lui ont sans doute pas laissé le temps d'assimiler les notions moins absolues d'un déterminisme qui découle formellement du marxisme, comme je le disais plus haut, et qui impliquerait des positions plus nuancées !

***

Littré a fort bien montré que le châtiment — la peine — n'était à l'origine qu'une compensation, une indemnité matérielle exigée par la victime ou par ses parents. En dehors de ce point de vue la peine peut-elle rien compenser ?

« Il serait trop commode, dit Fouillée dans sa « critique de l'idée de sanction », qu'un crime pût être physiquement réparé par le châtiment, et qu'on pût payer le prix d'une mauvaise action avec une certaine dose de souffrance physique, comme on achetait les indulgences de l'Eglise en écus sonnants. Non, ce qui est fait est fait ; le mal moral reste, malgré tout le mal physique qu'on peut y ajouter. Autant il serait rationnel de poursuivre, avec les déterministes, la guérison du coupable, autant il est irrationnel de chercher la punition ou la compensation du crime. Cette idée est le résultat d'une sorte de mathématique et de balance enfantine : œil pour œil, dent pour dent ! »

Les nouvelles écoles de juristes se sont quelque peu inspirées de cette philosophie qui introduit l'élément scientifique dans la détermination de la notion de responsabilité. Les humanistes l'opposent à cette conception de l'expiation automaque qui est encore le fait de nombreux magistrats fossilisés dans le barbare arsenal de ces lois qui inspirèrent cette diatribe à un magistrat honnête et cultivé comme Daguesseau : « Le cœur se flétrit et la main tremble quand on se rappelle combien d'horreurs sont sorties du sein de ces lois mêmes. Alors on serait tenté de souhaiter que toute loi fût abolie, et, qu'il n'y en eût d'autre que la conscience et le bon sens des magistrats. » Mais ajoute Daguesseau : « Qui nous répondra que cette conscience et ce bon sens ne s'égarent pas ? »

Le bon sens et la conscience s'égarent assurément quand le « sentiment politique » leur montre la voie et quand ils ne s'exercent que dans le choix du « genre de torture » à infliger à des accusés inexorablement écrasés d'avance par ce fatum policier dont j'ai trouvé une des plus belles expressions dans « l'Eternel » de Pierre Hamp : si vous êtes arrêté c'est parce que vous avez fait quelque chose !

L'homme qui est censé avoir fait « quelque chose » ne peut évidemment s'en tirer sans aller accomplir un stage dans quelque prison. La morale s'en trouve peut-être satisfaite aux yeux de ceux qui veulent ignorer que la promiscuité des prisons vient parfaire l'œuvre de corruption commencée par une société qui ne puise pas précisément le droit de punir dans la pureté de ses mœurs. Ceux qui ont observé, comme en des temps encore peu éloignés, que les juges descendaient parfois plus bas que les condamnés, ne peuvent manquer d'en ressentir un certain malaise. Ceux qui ont toute leur vie lutté pour la libération de l'homme et pour la subversion d'un appareil répressif abject, ne peuvent que s'insurger contre l'abominable hypocrisie d'un monde qui chante des hymnes à la liberté tout en confiant son œuvre de transformation sociale à des établissements pénitentiaires.

⁂

Les hommes de 1848 avaient tout de même une autre conception de la justice. Ils vivaient pourtant dans une époque qui n'était pas éclairée par la fameuse torche du socialisme marxiste. C'est ainsi que je relève dans un discours sur l'amnistie du citoyen Charles Lagrange « représentant du peuple », cette phrase lapidaire qui exprime une générosité qui n'est plus de notre temps : « Aux tyrans et à leurs esclaves, la lâcheté et la vengeance... Aux hommes libres, l'intrépidité et le pardon. »

Aujourd'hui la « justice populaire » même ne vaut pas mieux que l'autre. Ne va-t-elle pas jusqu'à poursuivre ses ennemis jusque dans la tombe ! C'était, en effet, la prétention d'une bande d'idiots qui entendaient intercepter une messe, destinée à « l'âme criminelle» de Philippe Henriot, et qui se livrèrent récemment à une danse de Saint-Gui sur le parvis de Notre-Dame.

Que le défunt Philippe Henriot ait mérité ou non le sort qui l'a brutalement évacué du monde des vivants, je n'ai aucunement l'intention d'en débattre. C'est cette « justice » qui s'acharne jusque dans la tombe qui me paraît particulièrement grotesque.

Ou bien, les manifestants étaient des croyants et je vous laisse juges de cette étrange façon de pratiquer le pardon chrétien ; ou ils étaient incroyants et je me demande ce qui pouvait bien les inciter à empêcher une cérémonie qui, dans ce cas, avait pour eux autant d'importance que les pèlerinages faits par de singulières dévotes au cimetière de chiens de l'île de la Jatte...

Quoi qu'il en soit cette impitoyable vindicte rejoint encore une fois les procédés d'une inquisition qui sévissait même contre les morts, si l'on s'en rapporte à Mathieu Pâris qui cite de nombreux cas où des cadavres étaient exhumés, et, après un jugement dérisoire, traînés sur la claie et brûlés...

Ces manifestations saugrenues révèlent la persistance de mœurs politiques qui sont l'indice de cet univers hallucinant dépeint par Manuel de Dieguez : « L'homme a construit lui-même ses cieux et son enfer, qu'il a ancrés sur terre pour une œuvre acharnée. Voici qu'il se déchire et se dévore expiant devant un ciel muet. Ere close, écrasée de nuit, avec ses hiérarchies de la souffrance, ses enfers complémentaires et la toute-puissance de ses mépris. Il y a les entrées et les sorties. Il y a les purs et les maudits. Les dieux s'éloignent, les univers se confondent; partout des damnés à convaincre d'ignominie, et tous les chemins descendent vers l'enfer. »

S. VERGINE.

Il y a toute une catégorie de gens qui, à force de porter des jugements critiques — quelquefois sains, d'ailleurs — sur une foule de choses qu'ils ne savent pas faire et qu'ils ne sauraient corriger, encore qu'ils les comprennent parfois, ont fini, sur ce simple critérium, par acquérir la réputation d'être intelligents.

P.-V. BERTHIER.

LES FILMS

« Van Gogh »

Le génie de Van Gogh saisit l'âme et les sens et les plonge en plein cœur de l'orage universel. Un choc inouï soulève toute la sensibilité moderne dans la prodigieuse création d'un bouleversant langage. Toutes ces toiles ont des airs de folie douloureuse. Je songe à la très séduisante parole de Wilde sur les visionnaires de l'art. Van Gogh est l'un de ceux qui apportent des réponses, « leurs réponses », « leurs cris », à des questions qui n'ont pas encore été posées, que l'homme social ne posera peut-être jamais. Toute question provient d'une nécessité intérieure. Toute réponse surgit d'un climat d'illumination. Un vent irrésistible hurle à travers des arbres qui frissonnent sur son passage alors que le paysage entier chavire dans un renversement de tous les mouvements penchés.

La violence de cette peinture explose des profondeurs fatales d'un œil passionné qui réfracte âprement les aspects les plus saisissants de la lumière, de la tragédie de l'homme et de la vie de toute nature.

Van Gogh me fait mal, comme tout grand artiste; il me remue au-dedans et au-dehors, différemment, mais aussi intensément que Baudelaire et Dostoïewsky, dans leur genre et sur leur plan respectif. Il éclaire de son œil inexorable et fou le visage de la solitude que je connais si profondément. Et cette vision fantômatique, atroce, de ces hommes en tenue de prisonnier qui tournent en rond dans une cour inutile !

Antonin Artaud, cette autre victime du déséquilibre et de l'appel des profondeurs du gouffre humain, a dû sentir toutes les ténébreuses lueurs de ce désespoir, de ce calvaire délirant : effroyable glorification du génie qui affronte les Dieux et s'immortalise en sautant dans la mort.

***

Peindre, peindre, toujours peindre ! Il le faut; c'est indispensable. Quelque chose le veut. Quoi ? Nul ne le sait. Ne cherchez pas. Van Gogh invente Van Gogh. Mais il est entraîné dans la furieuse précipitation des événements qui harcèlent sa vie; il se tranche une oreille. Puis, c'est l'isolement.

Après, cela recommence. Ici, un artiste unique suit la courbe de son destin. Un jour, Van Gogh met le point final à sa désespérance de ne plus pouvoir réaliser sa perception de l'univers et de tout ce que nous ne savons pas, d'un coup de revolver au cœur.

Il n'y a rien à comprendre. L'homme qui a un monde en lui, se crée la propre substance de son langage. Il a tous les droits, toutes les audaces, toutes les souffrances, toutes les libertés. Il s'exprime comme personne, selon lui et le feu de son seul mouvement intérieur.

***

Fou, Van Gogh a perdu de vue les contours. Tel est, plus ou moins, la grandeur de tout vrai génie.

Cette peinture est d'un abord terrible. Mais elle est p[illegible] terrible encore si l'on pénètre l'artist[illegible]n style, ses tourments, son voyage qui va du Pasteur au suicide.

Certes, Rimbaud n'est pas loin.

Mais Rimbaud est un éclair qui devient un astre. Il traverse sa courte vie sous le déguisement poignant du bohème voyou et s'enfuit — fuyant son œuvre — dans l'Amour mystique.

Van Gogh n'est jamais un enfant. C'est une main d'homme, une pâte argileuse qui se malaxe et se fait lumière, va presqu'au bout du possible avant de se donner au brasier de sa foudre et de l'inévitable.

Van Gogh est seul. Personne ne peut rien pour lui. Il paye sa force. Tout est dans l'ordre : l'ordre supérieur, il va sans dire. Ses traits épais se burinent, se composent, se pénètrent. Ses couleurs se confondent toutes dans le gris esthétique que l'écran nous délivre et dont nous sommes redevables aux intelligences originales de MM. Gaston Dieth et Robert Hessens, scénaristes remarquables d'un non moins remarquable film.

Tous les grands peintres font penser.
Van Gogh fait souffrir.

Roger TOUSSENOT.

CEUX D'HIER

Maurice WULLENS

LE nom de Maurice Wullens est inséparable de celui de cette revue, *Les Humbles,* dont il fut un des fondateurs en 1913 avec quatre autres élèves de Jules Leroux, le poète de « La Muse Noire », à l'Ecole Normale de Douai, et qu'il réussit à faire vivre jusqu'à 1939, c'est-à-dire pendant 26 ans, à force de persévérance et de courage.

Le premier cahier des *Humbles,* « Revue littéraire de la région du Nord », réunit dans son comité d'action les membres fondateurs du cercle « Les Humbles », et les principaux collaborateurs de la revue : Maurice Bataille, R.-Ch. Renard, M. Wullens, A.-M. Dalty, Cl. Dubert, A. Desvachez, Han Ryeld, F. Wagon, L. Cambier. Avec leur deuxième numéro, *Les Humbles* deviennent « revue littéraire des primaires ». « *Les Humbles,* revue littéraire des primaires : telle est la désignation que prendront dès aujourd'hui nos cahiers mensuels, lisait-on dans ce numéro. Nous croyons que le moment est venu d'activer l'orientation de nos efforts vers notre but : détruire cette légende stupide que se sont plu à créer et à entretenir quelques intellectuels au dilettantisme mondain et qui fait prononcer le mot « primaire » avec tant de pitié et de dédain... » C'est l'époque des discours revanchards de Poincaré, des retraites militaires, des strophes claironnantes de Déroulède, celle aussi des insultes de M. Barrès. Mais les « Aliborons » (telle est la gracieuse épithète réservée par Barrès aux instituteurs) se défendent et relèvent le défi. Ce qualificatif de « primaire », ils le revendiquent la tête haute, et *Les Humbles* le clouent sur leur porte comme un emblème.

En 1913-1914, la revue publie six cahiers (contenant entre autres une série de « Croquis Flamands » de Wullens). Mais la guerre arrive, l'équipe se désagrège, et tandis que Barrès, patriote professionnel dont l'héroïsme ne va pas plus loin que le « joli mouvement de menton », reste planqué, les Aliborons, eux, vont se faire tuer. Wullens, tout frais émoulu de l'Ecole Normale, est instituteur dans le Nord, à Steenvoorde. Mobilisé en août, il part sans enthousiasme.

Il a vingt ans. Né à Esquelbecq le 29 janvier 1894, d'une famille de petits paysans flamands dont cinq enfants sur huit sont morts en bas âge de maladie et de misère, il a connu la vie dure de bonne heure. A neuf ans, il a perdu sa mère, il a élevé son frère et sa sœur, tous deux de quelques années plus jeunes que lui, pendant que le père gagnait péniblement la pitance quotidienne. Passionné de lecture, c'est grâce aux privations du père qu'il a pu suivre les cours de l'école primaire de Bergues, d'abord, puis ceux de l'Ecole Normale de Douai.

Wullens déteste le galon : au camp de la Courtine où il refuse de suivre le peloton des élèves-caporaux, il est victime de la hargne sacrée d'un colon qui l'expédie au front avec le premier détachement de « volontaires » ! Il est bientôt blessé et fait prisonnier en Argonne, au bois de La Grurie : jambe gauche fracassée, éclat d'obus à la jambe droite, index gauche enlevé par une balle. Ambulance de Binarville, hôpitaux de Stenay et Darmstadt, camp de prisonniers. Il est rapatrié en France comme grand blessé, fin juillet 1915. La guerre est pour lui terminée. Mais, avec ses blessures, il rapporte une haine terrible de la guerre, une haine qui jamais ne flanchera, de tous les menteurs qui opèrent à l'arrière dans les boîtes de fabricants de papier imprimé : journalistes vendus, badernes en retraite, académiciens gâteux, toute cette fine fleur de l'élite des vieux couards prêcheurs frénétiques de courage, jusqu'auboutistes avec le sang des autres.

Dans un petit livre, paru en 1920, *Pages de mon Carnet,* Wullens raconte son aventure. Ni roman, ni récit romancé, mais impressions notées au jour le jour, témoignage direct s'il en est un. C'est la voix

d'un homme qui s'élève dans ce livre dédié à l'anonyme soldat wurtembourgeois, « qui, dit-il, suspendant généreusement son geste de mort, me sauva la vie ». Un homme sans uniforme, sans drapeau, sans patrie. « Il faut faire connaître et répandre ça, s'écriait Emile Masson, l'écrivain anonyme d'*Yves Madec*. Il faut faire connaître et répandre un livre où l'ennemi est considéré naturellement comme un homme, un homme tout aussi dupe et victime que les autres hommes. »

Desvachez et Wagon tués à la guerre (ainsi d'ailleurs que Jules Leroux), les autres dispersés, Wullens se retrouve seul à Paris, en novembre 1915. Il reprend *Les Humbles* en mai 1916, de fondateur devient directeur, et tout de suite fait preuve d'une grande activité, se bagarre avec la censure (en 1917, Painlevé suspend la revue pour six mois, mais Wullens passe outre), donne « Profils de Flandre », « La littérature et la guerre », étude sur les revues littéraires d'avant-garde, des numéros spéciaux consacrés à Verhaeren, à Gabriel Belot, à A.-M. Gossez, à Romain Rolland, à Philéas Lebesgue. Il trouve des collaborateurs en R. Rolland, Han Ryner, Guilbeaux, R. Pillet, C. Belliard, Rémi Bourgerie, M. Martinet, Stephan Zweig. « Chacun de ses cahiers sont une attestation de son indépendance, témoignait R. Rolland en octobre 1917. Parmi les revues des jeunes qui, en ce moment, pointent de toutes parts et surgissent des ruines, il s'affirme comme un chef par la vigueur de son caractère et sa franchise indomptable. » Mais la franchise se paye : vers la fin de la guerre, Wullens est éloigné de Paris sans motif plausible. Ce n'est qu'en 1929, dix ans plus tard, qu'il pourra revenir dans la Seine, grâce à l'appui de quelques amis, dont Georges Duhamel.

S'il fallait passer en revue toutes les causes pour lesquelles Wullens s'est dépensé, citer tous les écrivains connus ou peu connus, jeunes et vieux, qu'il a accueillis, tous les hommes de cœur à qui il a rendu hommage, tous les m'as-tu-vu des lettres à qui il a botté le train, tous les bronzes qu'il a dégonflés, tous les surhommes qu'il a rapetissés, alertement, gaillardement, les écorchant tout vifs de sa plume acérée, une page entière de cette revue nous serait nécessaire. Citons, parmi les cahiers des *Humbles*, les plus remarquables, outre les précités : « Le Cœur de l'Ennemi » (1919), « La Bretagne libertaire » (1921) ; « Littérature et Pognon » (1922-23) ; « Pour Henri Guilbeaux » (1924) ; « Anthologie des Ecrivains réfractaires de langue française » (1927) ; « Textes d'enfants » (1933) ; « A Marcel Martinet » (1936) ; enfin, ce *Dossier des Fusilleurs* (1936) et cet « Appel aux Hommes » (1937), que tout le monde devrait avoir à cœur de lire, ajourd'hui encore.

Après 1917, Wullens avait été de ceux qui s'étaient ralliés à la révolution bolchevique, mais il avait un caractère trop indépendant et il était trop jaloux de son franc-parler pour demeurer bien longtemps « dans la ligne ». Son tempérament anarchiste lui fit regagner assez vite l'air libre. Et Wullens avait une si forte aversion pour les menteurs et les hypocrites, il était animé par une telle colère lorsqu'il voyait à l'œuvre les tristes sires qui ont bafoué les espérances de tant de gens simples, qu'il devint dès lors un des plus fougueux polémistes que les profiteurs du mouvement ouvrier aient trouvé en face d'eux. Lui qui haïssait la guerre de toutes ses forces et qui avait vécu l'autre et souffert par elle, il voyait, dans les années qui précédèrent 1939, la nouvelle catastrophe fondre sur le monde. Il sentait que nous allions payer les crimes des vainqueurs de 1918 et ceux, pires encore, des chefs des Internationles ouvrières. Pour lui, la plus boîteuse des paix valait mieux que la plus glorieuse et la plus « juste » des guerres. La paix précaire, c'était encore du temps gagné et des morts innocents en moins, et seule une détente dans les rapports franco-allemands et un rapprochement entre les deux peuples pouvait barrer la route aux désastres. Rapprochement franco-allemand *même avec Hitler au pouvoir* en Allemagne (n'oublions pas que les staliniens qui hurlent lorsqu'on écrit cela, étaient en 1935 partisans du désarmement, même en face de Hitler : il y a là-dessus un fameux discours du « camarade » Thorez à la Chambre, et il serait bon que ceux qui l'ont oublié s'en souviennent). Cette collaboration avec l'Allemagne, Wullens la souhaita, même après juin 1940, même pendant l'occupation. J'ai eu là-dessus bien des discussions avec lui, le pauvre vieux déjà malade et à qui j'allais souvent rendre visite dans son logement de la rue de Tolbiac, encombré

de bouquins et de journaux, dans ces tristes années 1941-44. Nous n'étions pas d'accord, mais nous parlions sans animosité. Hitler, les capitalistes anglo-saxons, les militaires français qui venaient de m'en faire baver pendant dix mois, le Maréchal et sa valetaille, enfin le père des peup's, je fourrais tout ce joli monde-là dans le même panier. Un dégoût insondable me ravageait le cœur, je n'étais plus qu'un être contemplatif regardant d'un œil morne le flux et le reflux de la sauvagerie universelle, comptant les coups, hébété de tant de bêtise et de malheur, incapable d'agir, sauf pour porter secours dans la mesure de mes faibles forces à de malheureux persécutés ou traqués par les argousins de l'un ou l'autre clan, et prêt, en cas de besoin, à me défendre individuellement comme un enragé. Wullens écrivait de temps à autre dans quelques journaux (*Les Humbles* avaient cessé de paraître depuis 1939), ne perdant pas une occasion de vitupérer socialistes à la manque, démocrates en peau de lapin, et cocos ex-collaborateurs du pacte germano-russe devenus patriotards pourfendeurs d'hitlériens. Il s'était attiré des haines solides. Il s'en moquait, car il ne tenait plus à grand'chose, ayant fait son plein de la vie et de son amertume. Il sentait que son temps était compté et l'enthousiasme batailleur des belles années, l'enthousiasme pour « la cause », s'était envolé.

J'appris sa mort survenue subitement à l'hôpital de Scox, dans le Nord, à la fin du mois de février 1945, — au seuil de la « Victoire », au milieu de l'euphorie quasi générale...

Je revois avec émotion, aujourd'hui, son visage passer dans ma mémoire. Je l'aimais bien, le gars Maurice. Et qu'il ait pu se tromper parfois, cela m'est égal.

Jean PRUGNOT.

HISTOIRE INDIENNE

*C'*ÉTAIT *un enfant trouvé, sa mère étant une fille perdue, ce qui faisait une moyenne.*

Né de pères inconnus, il était fils de ses œuvres, par un curieux phénomène compensatoire, et rien ne le prédisposait à finir dans la peau rouge, si ce n'était sa carnation tirant davantage sur la brique adulte que sur la pêche anémiée.

Mais pour plus amples renseignements, voici son signalement :

Tête : violacée.

Front : haut.

Nez : en moins.

Menton : (Alpes-Maritimes.)

Sexe : fort.

Signes particuliers : ça suffit comme ça.

Ajoutons qu'il était grand. Aussi, comme il se nommait Zob, l'appelait-on le grand Zob.

Comment il devint le chef d'une tribu d'Indiennes vouées (les Indiennes) au culte phallique, émigrée (la tribu) dans le quartier de Saint-Germain-des-Pieds, serait l'objet de plusieurs volumes, s'il ne me manquait non seulement le temps de les écrire, mais aussi le moindre renseignement sur la vie du gran Zob.

Alors, me direz-vous, pourquoi nous casser les pieds et ceux de ce M. Saint-Germain dont vous parliez du quartier avec ce Zob à la noix ?

Je vous répondrai que j'ai davantage de raisons de le faire que de raisons de ne pas le faire pour la simple raison que le Zob a ses raisons que la raison ignore.

D'ailleurs Zob, dans la situation privilégiée qu'il occupait dans sa tribu d'Indiennes, fit beaucoup d'enfants.

Beaucoup trop.

Aussi inscrivit-on sur sa tombe, histoire d'encourager la natalité : « AU GRAND ZOB, LA PATRIE RECONNAISSANTE. »

Léo CAMPION.

La délinquance juvénile

Rééduquer ? Comment ?

LA rééducation commence.

Ce n'est pas le moindre problème ! Il faut avoir connu, manœuvré, suivi ces groupes d'adolescents — certains indifférents jusqu'à l'inconscience, d'autres révoltés par la rigueur d'une société qu'ils jugent, tous précocement meurtris — pour mesurer jusqu'au découragement l'extrême difficulté d'une telle tâche.

Les chemins de l'intelligence ou du cœur varient avec les individus. Chaque adolescent a son échelle, si j'ose dire, que l'éducateur doit découvrir pour mesurer la route à parcourir et fixer son orientation.

Ici, quelques mots à part, pour traiter du problème des adolescents mis en « liberté surveillée ».

Ils constituent, d'ailleurs, la grande majorité des cas. On comprend aisément, si on se rappelle notre chiffre de 40.000 délinquants annuels, que si la plupart étaient incarcérés, notre pays serait vite transformé en univers concentrationnaire.

Ces jeunes, délinquants primaires le plus souvent, laissés en liberté provisoire, se présentant au Tribunal pour Enfants et Adolescents, en prévenus libres, sont finalement, pour reprendre la formule rituelle « acquittés comme ayant agi sans discernement et remis à leur famille sous le bénéfice de la liberté surveillée ».

Qu'est-ce que cela veut dire ?

D'abord, que le tribunal estime que le milieu familial, milieu naturel par excellence, est préférable à toute ségrégation.

Toutefois, pour aider la famille dans une tâche jusqu'ici imparfaitement conduite (le délit commis semble en administrer la preuve), pour impressionner et tenir le « coupable », un délégué est désigné par le tribunal.

Personnalité de haute moralité, éducateur-né, telles devraient être les qualités de ce délégué. La réalité peut être différente.

Dans l'ensemble, ils sont qualifiés, disons-le, encore que trop de vieux messieurs confits en paternalisme et trop de vieilles filles au dynamisme déclinant encombrent leur rang.

Or, seuls, des jeunes peuvent comprendre et, partant, guider utilement d'autres jeunes.

En tous cas, l'extrême variété des milieux familiaux rend impossible l'établissement d'une « méthode » de rééducation.

Disons pour terminer que tous les trois mois le délégué adresse un rapport au tribunal sur le comportement du mineur dont il a la garde et qu'il dispose d'une arme redoutable : possibilité de faire, ce qu'on appelle, un « incident à la liberté surveillée » si la mauvaise conduite de son protégé l'exige, ce qui a pour résultat de ramener le coupable devant le tribunal qui alors procède, invariablement, à son incarcération.

Revenons, maintenant, à ceux que le tribunal a confié à des organismes spécialisés.

Rappelons ici les « types » de délinquants qui déterminent chacun une thérapeutique particulière.

I. — LES MALADES

Nous l'avons dit déjà, bien des désordres physiques ou physiologiques sont à la base des erreurs juvéniles.

Ceux-ci sont à soigner.

Centres d'observations, Services spécialisés d'hôpitaux, Instituts médico-pédagogiques préparent ou assurent de telles cures.

Il n'est pas rare, soins achevés, équilibre rendu, que l'adolescent reprenne naturellement place dans la société.

II. — LES DEFICIENTS DE L'INTELLIGENCE OU RETARDES PEDAGOGIQUES.

Enfants dont l'âge mental est de plusieurs années inférieur à l'âge réel, débiles mentaux par conséquent, partiellement ou totalement illettrés, tels sont ceux qui illustrent cette catégorie.

Ici, la tâche est double :

a) Relever le niveau intellectuel par une série d'exercices mentaux ou scolaires appropriés. Des instituteurs spécialisés s'y sont attachés avec une foi et une compétence qu'il convient de louer.

Des résultats sont obtenus. Le coefficient intellectuel s'élève. Jusqu'à la normalité ? Rarement. Mais on apprend à lire, à écrire et surtout à raisonner ;

b) Apprendre un métier en prévision du reclassement social ultérieur.

Là le « niveau mental » de l'enfant est le guide suprême. Tous les métiers ne leur sont pas accessibles. Certaines techniques, appuyées sur un acquis scolaire déjà important, leur sont fermées.

Le ministère de l'Education Nationale a ouvert il y a quelques années des Centres professionnels spécialisés.

Après une période d'empirisme obligatoire, on ne peut contester qu'il y soit fait du bon et de l'utile travail.

Dans ces établissements *ouverts* — pour réduire les fugues au minimum — mais où l'adolescent vit en *internat,* d'une part celui-ci reçoit le complément scolaire nécessaire (classes de 10 à 15 élèves, groupés selon leur acquis antérieur, conduites par des instituteurs détachés, ayant pour la plupart subi des stages de formation spécialisée). D'autre part une formation professionnelle leur est assurée, sous la conduite de professeurs de l'Enseignement technique. Il s'agit moins là, bien entendu, de formation théorique que de formation pratique, immédiatement utilisable. Le C.A.P. est rarement atteint. Un certificat de fin d'études professionnelles, sous le couvert des Chambres de Métiers, assure quand même à l'intéressé de larges possibilités de placement.

Le relèvement du niveau mental, l'élargissement de l'acquis scolaire, une simple mais solide formation professionnelle, tout cela contribue à « normaliser » notre soi-disant coupable, qui pêchait plus par inintelligence que par dispositions naturelles défectueuses.

L'adolescent qui se sentait infériorisé, qui appréhendait l'avenir, a repris confiance. Plus : son savoir accru, sa main devenue experte font naître en lui l'indispensable orgueil de soi. C'est un levier suffisant pour maintenir l'homme à la hauteur morale nécessaire.

III. — LES DELINQUANTS PAR INADAPTATION.

C'est là, en quelque sorte, le type pur, par excellence, de délinquant ! Celui qu'on appelle « caractériel », enfant intelligent, au niveau scolaire très suffisant, paresseux toujours, qui veut vivre sa vie sans contrainte et avec le minimum d'efforts. Son plan d'existence est établi. Il en sait les risques. Il les accepte. Quand il est pris, il écrit là où il peut, ses initiales, son âge, suivi de : « Tombé le... » et la date... C'est son champ d'honneur à lui. Il estime qu'il en vaut d'autres.

Caractère attachant et décevant à la fois. Insaisissable mais qu'on a conquis pour toujours... si on y parvient !

Ce sont, pour la plupart, ceux qui peuplent les maisons d'éducation surveillée de la Justice (M.E.S.) et quelques Etablissements ou Colonies privés à direction religieuse.

Là, plus qu'ailleurs, avec des types de caractères si particuliers, originaux en quelque sorte, en réservant les caractéristiques générales communes, méthodes et disciplines doivent être individualisées.

C'est tout le génie intuitif de l'éducateur de découvrir dans chaque cas la pente qui conduit à *l'intérieur de l'homme.*

On peut toutefois fournir les données extérieures du problème.

Résumons-les :

a) Les Etablissements ne devraient pas dépasser 150 colons (chiffre maximum) afin que *tous* soient connus par le directeur lui-même ;

b) En aucun cas ne mélanger malades, débiles et normaux, chacun de ces types devant relever d'un même Etablissement spécialisé ;

c) Personnel suffisant (1 éducateur pour 8 à 10 garçons) spécialement formé, convenablement rémunéré ;

d) Maison (dortoir, réfectoire, etc.), habillement, doivent se rapprocher de la vie familiale jusqu'à s'identifier si possible à celle-ci.

Les dortoirs — limités à 5 ou 6 lits — seront aménagés comme une vaste chambre, aux couleurs gaies, ou partie de la décoration sera laissée à l'initiative personnelle.

L'habillement exclura toute sévérité par trop marquante ;

e) La vie sera pratiquée au grand air aussi souvent que cela sera possible.

Il est à peine besoin d'ajouter, compte tenu des goûts et des dispositions des mineurs, qu'un véritable enseignement professionnel devra leur être fourni, obligatoirement sanctionné par le certificat d'aptitudes professionnelles de leur spécialité, sans préjudice d'un complément indispensable et toujours utile d'enseignement général.

Il faut reconnaître l'effort accompli, à cet égard, par la direction de l'Education Surveillée dans ses Etablissements.

L'éducation morale, le « redressement » comme on dit, dépend moins des procédés que de la personnalité de l'éducateur. Je crois peu à la morale découpée en versets bibliques et dispensée comme une science, surtout à cet âge et dans de tels cas ! Je crois par contre à la morale vécue devant l'enfant, enseignée par l'exemple du responsable, la tenue du milieu, la spiritualité humaine de la maison, atmosphère de tendresse où le cœur et l'esprit s'épanouissent comme fleurs au soleil.

Hors de là, il n'y a que psittacisme superficiel, comportement moral apparent, adaptation conventionnelle aux disciplines imposées, masques qu'on jette la porte franchie pour revenir aux misères anciennes avec leurs échéances cruelles : la prison ferme et le reste...

C'est que, libération conditionnelle ou à terme, la liberté vous guette. Avec tous ses charmes et tous ses périls.

Quelques mots alors au sujet des homes de semi-liberté.

L'adaptation à la vie d'internat ne rappelle que de très loin l'adaptation à la vie sociale.

Le home de semi-liberté apparaît comme une solution provisoire et nécessaire.

Passer brusquement de la réclusion, en quelque sorte, à la pleine liberté, n'est pas sans inconvénient pour ne pas dire sans danger. Combien de volonté insuffisamment consolidée n'ont pu y résister.

On a pensé y palier en procédant, par une libération anticipée mais conditionnelle, à l'installation de l'adolescent dans de tels foyers.

Liberté absolue de travail bien entendu. Le soir, retour dans ce foyer aux activités jeunes et variées où l'on réapprend, en commun, son métier d'homme libre.

Enfin, après quelques mois, l'adolescent est rendu à l'existence normale, possédant bien l'usage d'un outil, son bagage intellectuel augmenté, sa volonté exercée au contact rude et fécond des hommes et des choses.

Plus riche d'une expérience douloureuse, mais peut-être utile, il peut aborder avec cet ensemble de forces et de faiblesses inhérentes à la nature humaine, les joies et les labeurs de la vie, ses privilèges et ses obligations.

Notre intelligence, notre humaine tendresse l'ont peut-être sauvé.

Robert JOSPIN.

Réflexions nihilistes

L'HOMME est un animal triste, et la preuve, c'est qu'il cherche à se distraire.

Beaucoup de gens ne comprendraient pas la vie s'ils n'avaient comme but les réunions de famille ou d'amis, le théâtre, le dancing, le voyage ou l'amour. D'aucuns, abrutis par le travail bâillent d'ennui lorsqu'ils sont inactifs. Combien de retraités meurent quelques années après avoir quitté leur emploi...

La vie, dans sa nudité, dans son dépouillement total est difficilement concevable. Presque tous se refusent à la considérer pour ce qu'elle est. Les peuples qui mènent l'existence la plus pauvre en distractions sont les pourvoyeurs de trois types d'humanité : les dégénérés intellectuels, les guerriers ou les mystiques.

On peut imaginer un individu privé de toute espèce d'activité, dans une chambre nue, solitaire, au pain sec et à l'eau, un peu le type du prisonnier si l'on veut. L'oisiveté forcée aboutira à libérer des forces combattives ou mystiques sous peine de se terminer en prostration, forme hypnotique de la fugue.

Toute l'humanité tend à se fuir, à fuir le réel et l'actuel. L'homme a rêvé de tous temps ; les légendes en témoignent ; aujourd'hui la fuite est possible en permanence grâce à la technique qui permet une évasion multiquotidienne, principalement dans les grandes villes.

Mais, pour en revenir à notre sujet, examinons le comportement d'un être isolé. Si cet état devait se prolonger indéfiniment, il faudrait que l'individu finisse par concevoir un mode de vie basé exclusivement sur lui-même. Il est certain qu'une richesse d'esprit aiderait considérablement un tel homme, en lui offrant un moyen de se forger une philosophie.

Toutefois, c'est moins l'intellectualité qui semble devoir entrer en jeu ici que l'aptitude à se recréer « ex-nihilo », un monde à soi.

Au reste, certaines sectes orientales pratiquent l'emmurement vivant, mais il s'agit d'idéalistes cherchant à atteindre un but précis.

Notre exemple vise à connaître les réactions mentales possibles d'un individu de valeur, dénué de toute croyance et de tout idéal métaphysique.

Il sera assailli par l'ennui ; la carence s'emparera de son être sevré de tout contact. Il lui faudra délibérément renoncer à tout. Cela est possible quoique déjà surhumain. Et puis, devra s'opérer un regroupement de toutes les notions acquises, afin qu'un certain thème vienne se substituer au rythme habituel de la vie active.

On ne peut se défendre de l'impression de parfaite inutilité d'une telle existence.

Ou de deux choses l'une, l'individu verra se produire, pour son plus grand avantage, une élévation mystique, ou bien il sera dépourvu de tout ressort, ou bien encore il sombrera dans la rage de l'impuissance. Il paraîtrait en effet inconcevable qu'un homme qui n'espérerait pas et saurait ne devoir jamais espérer sa libération, qui, d'autre part, constaterait la parfaite vanité de sa vie, souhaitât prolonger une existence dépourvue de tout ce qui en fait la valeur ou le charme.

Or, à des degrés divers, nous sommes cet homme-là. Tantôt en prison, tantôt alité, tantôt désespéré, avec cette seule différence que tous nos états sont transitoires et que leur alternance ne nous conduit qu'exceptionnellement à l'absolu d'une conclusion pessimiste.

Devant les tombes fraîchement comblées des soldats morts au combat, on éprouve le besoin d'affirmer qu' « ils ne sont pas morts en vain »...

Il est évident que toute action considérée en dehors de son efficacité sociale semble vaine. L'individu, s'il doit irrémédiablement disparaître sans souvenir, dans le néant de l'éternité, ne saurait en définitive rigoureusement rien accomplir d'utile. C'est pourquoi les individualistes ont très fréquemment transposé l'idéal de l'au-delà dans la propagande sociale. Le

prosélytisme devient un mysticisme laïque et nous sommes obligés de constater qu'il constitue probablement une illusion égale au mysticisme métaphysique.

En aboutissant à une philosophie nihiliste, l'homme risque moins d'être dupe de lui-même. Dans la pleine conscience de son peu de valeur, l'individu a moins tendance à exagérer la portée de ses actes. C'est précisément dans la mesure de leur effacement que les humains économisent les souffrances de l'humanité. Ainsi, chaque acte prend l'aspect d'une distraction, d'un dérivatif à l'ennui au lieu de tendre à l'absolu d'un dogme moral ou social.

L'homme qui se refuse à être le jouet que d'habiles tireurs de ficelles agitent selon leur gré, n'a que le choix entre l'évasion mystique et le nihilisme. De quelque côté qu'il incline, selon sa nature, il lui faut savoir affronter l'éternité sans avoir le vertige.

Edouard ELIET.

Réponse d'un espérantiste

Je lis à la page 34 du numéro de juin de *Défense de l'Homme*, un passage qui appelle, je pense, quelques réflexions.

Edouard Eliet affirme ceci : « L'espéranto... ne saurait évidemment générer cette compréhension personnelle, cette vue de l'intérieur que l'étude des langues étrangères procure. »

Je ne suis pas du tout d'accord sur ce point. L'espéranto, au même titre que les langues étrangères, permet cette compréhension personnelle et cette vue « de l'intérieur ». Que dis-je ? Permet ? Le mot est trop faible. Il l'assure ! Et quand je dis : « Au même titre », c'est encore inexact. Je devrais écrire : « Avec une amplitude beaucoup plus grande que les langues étrangères. » Pourquoi ? Parce que toute langue nationale reflète le caractère, l'esprit, le tempérament, les coutumes, les usages, les passions, les qualités et les défauts de ses nationaux, et donc qu'elle est une vue fort étroite et circonscrite de l'humanité, tandis que l'espéranto remplace ces qualités particulières par des qualités générales, réalisant un maximum d'humanisme et d'internationalisme (en même temps que d'internationalité). De plus, l'espéranto, c'est « l'idée interne » de Zamenhof, puissant moteur d'intercompréhension.

Eliet dit encore : « Croire que l'espéranto est une panacée est aussi absurde que de préconiser l'emploi du latin. »

Mais les espérantistes eux-mêmes ne sont pas assez stupides pour penser cela. Ils ne considèrent nullement l'espéranto comme une panacée. D'ailleurs, il n'y a pas de panacée. Mais, par contre, ils considèrent cette langue comme l'outil le plus sûr, le plus précieux, le plus fécond, de tous ceux qui peuvent être utilisés pour faciliter l'intercompréhension.

Quand, entre des humains de dix ou vingt nationalités et groupes linguistiques différents, tombe, grâce à l'espéranto, la barrière millénaire des langues, il y a là indiscutablement un puissant et réconfortant moyen d'intercompréhension. E. Eliet pourra en juger au congrès de S.A.T. à Paris, du 30 juillet au 6 août. —

R. POCTHIER.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous prions les camarades qui nous écrivent, et qui veulent avoir une réponse, de vouloir bien joindre un timbre à leur envoi. Ceci en vue d'éviter de grever par trop notre modeste budget. Merci.

Nouvelles réflexions sur le progrès

LE PROGRÈS HUMAIN

Au cours de l'étude consacrée dans la « Grande Encyclopédie », à l'évolution de l'idée de progrès, Parodi note que Vacherot, « philosophe indépendant, (1809-1897), va jusqu'à déclarer que le progrès n'est pas une induction historique, ni même une loi, mais simplement un fait constaté ». Le prudent « va jusqu'à déclarer que... » est savoureux à sa façon. L'étude objective du progrès dans ses formes, dans ses conséquences, dans ses conditions, nous a amenés en effet à une conclusion sensiblement identique à celle de Vacherot, au moins en ce qui concerne le progrès matériel ou progrès technique. En est-il de même lorsqu'il s'agit du progrès humain ?

Une question préalable se pose ici : qu'entend-on exactement par cette expression ? Le domaine de l'humain en effet est infiniment vaste, et dans la mesure du possible, il faut ne se perdre ni dans les généralités abstraites et trop facilement superficielles, ni dans la poussière des faits individuels ou immédiats qu'on a trop vite tendance à interpréter d'un point de vue subjectif, où la raison a moins de place que le sentiment.

Est humain tout ce qui touche à l'homme, aussi bien que tout ce qui vient de lui. Pensées, sentiments, besoins, actions et œuvres de l'individu, cela va de soi. Mais aussi groupes, sociétés formées par les hommes, ainsi que les pensées, sentiments, besoins, actions et œuvres de ces groupes.

Indiscutablement, le progrès technique a une origine humaine. Mais il est, de quelque manière qu'on l'observe, indépendant de toute idée préconçue de valeur morale, dans son origine, dans son développement, comme dans ses conséquences.

Or, qui dit « progrès humain » songe ou fait songer immédiatement à une amélioration non plus relative aux choses, mais aux êtres vivants. Amélioration, et pas seulement accroissement quantitatif. Amélioration, c'est-à-dire disparition de ce qui est mauvais, ou mal, apport de ce qui est bien, ou bon. A cette idée de valeur s'en ajoute une autre : si le progrès humain paraît souhaitable, c'est en vue d'une fin qui est le bonheur de l'homme. Ainsi, les idées de bien et de bonheur, complètement étrangères à la notion de progrès technique, dominent la notion de progrès humain.

De là vient la confusion sans cesse renouvelée : à quoi bon le progrès si l'homme n'en devient pas meilleur, et s'il n'y trouve pas au moins un facteur de vie plus heureuse ? On sait, de reste, le nombre de faits et d'arguments qui peuvent être avancés pour justifier cette attitude pessimiste.

Celle-ci est d'ailleurs souvent renforcée par la considération suivante : le nombre d'êtres humains s'accroît sur la terre, mais non pas en proportion du nombre des moyens de subsistance, ni celui des facteurs de bonheur. A quoi bon, alors, cet accroissement.

***

C'est pourtant à cette dernière remarque qu'il est le plus facile de répondre. Admet-on, oui ou non, que la vie vaut mieux que la mort ? Si l'on répond affirmativement à cette question (qui ne souffre pas de réponse évasive), on est conduit à penser que l'accroissement de la population du globe n'est pas en soi et a priori une chose néfaste. Et une première remarque s'impose : c'est que si cet accroissement est, c'est qu'il a été possible, et qu'étant possible, il s'est réalisé. S'est-il réalisé dans toute la mesure où il était possible ? Est-il resté en dessous ? A-t-il dépassé cette mesure ? Peu importe : cette forme *quantitative* du progrès humain est à enregistrer comme

telle. Il y a aujourd'hui environ deux milliards d'êtres humains vivant à la surface du globe terrestre. Il n'y en avait qu'un milliard il y a environ un siècle. C'est donc que depuis un siècle, les conditions voulues ont été au moins partiellement réunies pour permettre cette augmentation. Ces conditions sont assurément très nombreuses, et il n'entre pas dans mon propos de les analyser ici, mais, parmi ces conditions se trouvait certainement celle-ci : l'augmentation des moyens de subsistance. Ne nous trompons pas à ce sujet, et n'oublions pas que ces moyens varient à l'infini, suivant les pays et les climats, sans parler des milieux et des classes, que la ration alimentaire d'un Hindou, par exemple, n'a rien de comparable avec celle d'un Français moyen, mais le fait est là, contre lequel rien ne peut prévaloir : il y a eu assez de subsistance dans le monde pour permettre à la population du globe de doubler depuis un siècle. Qu'il y ait eu des produits alimentaires gaspillés d'une part, et *en même temps*, sur d'autres points du globe, des famines meurtrières; qu'il y ait eu des guerres avec ce que cela représente de vies détruites et de denrées perdues, nous sommes obligés de constater ce fait : jamais, sans doute, jusque-là, les conditions favorables n'avaient été réunies de telle sorte que l'espèce humaine puisse s'accroître pareillement. Et cependant, si ces conditions avaient été réunies plus tôt, et si le nombre d'êtres humains vivant sur le globe avait été aussi important à un moment donné dans le passé qu'il l'est maintenant, il en resterait des traces et la science nous l'aurait révélé. Eh bien, non : la science n'a pu nous le dire, parce que cela n'a pas été, durant les quelques centaines de milliers d'années depuis lesquelles des hommes ont vécu sur cette terre...

Or, parmi les conditions favorables à cet accroissement rapide et prodigieux, depuis un siècle, il ne faut plus compter les conditions naturelles, celles de climat, de sol, de latitude. Elles n'ont pas joué en cent ans avec la même importance que durant toute l'ère tertiaire par exemple. Il faut donc admettre qu'il y a eu d'autres causes, et particulièrement des *causes humaines* : le progrès technique, qui résulte du développement intellectuel aussi bien, nous l'avons vu, que de la paresse et de l'égoïsme humains, a été certainement un facteur prépondérant dans cet accroissement.

⁂

L'espèce humaine s'accroît. *A mesure qu'elle s'accroît, elle accroît son emprise sur la nature.* A mesure que le nombre des êtres humains augmente sur la surface du globe, ils deviennent de plus en plus maîtres des forces naturelles, ils se délivrent de plus en plus de ce qui pouvait sembler à leurs ancêtres des chaînes éternelles, ils franchissent des obstacles qui pouvaient leur paraître insurmontables. L'espace ne compte à peu près plus pour l'homme d'affaires qui a maintenant à son service voiture, avion, téléphone, dictaphone... ni pour le jeune paysan qui connaît chaque matin les cours des Halles et peut aller se distraire à la ville prochaine sans que les récoltes soient compromises par une longue absence. L'ouvrier des villes a le tandem ou la bicyclette à moteur, quand ce n'est pas la moto ou tout simplement le train dont il use beaucoup plus que son père (son grand-père s'en servait à peine...) L'obscurité ne compte plus, et nombre de gens vivent une grande partie de leur existence à la lumière artificielle. Ce tableau, qu'il serait possible de prolonger à l'infini, est classique. Mais souvent, la conclusion qu'on en tire est spécieuse : on ne veut pas admettre que l'homme ait gagné finalement à tout cela, qui résulte immédiatement du progrès technique. *On voudrait que de celui-ci eût découlé un changement dans la nature de l'homme.*

Songeant sans doute obscurément aux résultats qu'obtiennent vite en apparence horticulteurs et éleveurs, on voudrait que les découvertes techniques se fussent accompagnées de la naissance de vertus nouvelles ou de la disparition de vices ancestraux. C'est beaucoup demander, si l'on réfléchit que les expériences sur les végétaux et les animaux ne sont possibles le plus souvent, et concluantes, que parce que la durée moyenne de vie des uns et des autres est, d'une manière générale, très inférieure à celle de la vie humaine. Et, par ailleurs, il ne faut pas oublier que *certaines de ces expériences durent depuis des millénaires.* A quand remonte la la première sélection du blé ? La première hybridation voulue par l'homme

ou favorisée par lui ? Depuis combien de temps y a-t-il des gens qui se préoccupent d'obtenir de meilleurs fruits dans un verger, de plus beaux sujets dans une écurie ou une étable ?

On est obligé de constater en retour que ni la Société Protectrice des Hommes, ni l'Association pour l'Encouragement et l'Amélioration de l'Espèce humaine ne sont nées encore. Paradoxe même : là où on a pu voir se manifester une tendance à l'amélioration physique de la race, on voyait en même temps régner la dééfication de la guerre dont les résultats les plus immédiats sont l'anéantissement de l'espèce humaine.

Ces constatations pessimistes doivent-elles faire oublier pourtant que les préoccupations d'amélioration *physique* de l'espèce humaine se traduisent au moins sur deux plans, aux antipodes l'un de l'autre dans la vie courante ? D'une part, le progrès scientifique et ses applications pratiques à la médecine et à la chirurgie ont amené la *répression des maladies* et l'*augmentation de la durée moyenne de la vie;* ils ont amené à la notion de croisements artificiels (c'est là toute l'histoire des « bébés-éprouvette ») et à la notion du *changement d'humeur et même de caractère* par des soins appropriés (c'est l'histoire de la médecine glandulaire, encore dans l'enfance).

D'autre part, l'éducation physique et le sport, qui doivent beaucoup à la technique (pas seulement la mécanothérapie et les « sports mécaniques ») ne peuvent que gagner du terrain (progrès horizontal), c'est-à-dire en l'occurrence conquérir de nouveaux adeptes, lorsque la propagande en leur faveur s'appuie sur des manifestations spectaculaires comme celle dont le tour de la France est le théâtre en juillet. Quels que soient les buts égoïstes des organisateurs, dans ces manifestations où les moyens techniques de publicité les plus variés sont mis en œuvre, les résultats sont là. *La publicité paie.* Si elle ne payait pas, on l'abandonnerait. Cela signifierait : moins de bicyclettes vendues, moins de jeunes gens, jusque dans les villages les plus reculés, qui ne bénéficieraient pas, à tous les points de vue, de l'usage de ce moyen de transport individuel commode, relativement rapide et peu coûteux.

Compterait-on tout cela pour rien ? Là où l'emprise du progrès technique sur l'amélioration de l'espèce humaine n'est pas directe, elle n'en est pas moins profonde. Amélioration physique et (à défaut d'autre mot) *morale.* Qu'est-ce en effet que ces changements d'humeur, voire de caractère, obtenus grâce à la médecine et à la chirurgie, sinon des changements d'attitude en face de la vie, des changements de façons d'agir obtenus de gens dont, autrefois, on aurait désespéré d'obtenir quoi que ce soit par prières, exhortations ou châtiments ?

Mais ces derniers cas sont encore des cas d'exception. La plupart des êtres humains, aujourd'hui, baignent dans un milieu façonné à ce point par la science et la technique, qu'ils en oublient totalement de penser comment ils agiraient s'ils venait tout à coup à vivre, ne serait-ce que dans la période 1900-1910 — à plus forte raison sous Napoléon ou Louis XIV.

La science et la technique, en effet, de plus en plus *protègent l'homme contre lui-même et contre les autres.* Les défauts ou les vices d'un homme peuvent avoir pour premier effet de lui nuire personnellement. L'étourderie, l'inattention, la négligence ont souvent des conséquences graves : erreur, accident, maladie *qui ont leur répercussion immédiate sur le sentiment que l'individu a de son bonheur.*

Or, mille et une inventions techniques et institutions modernes n'ont pas d'autre but que de *parer automatiquement aux défaillances possibles de l'homme.* Défaillances physiques, intellectuelles ou *morales.* Vue trop faible : lunettes. Ouïe trop faible : écouteurs. Sommeil trop profond : sonnerie. Maladresse naturelle : rasoir de sûreté. Manque d'attention : « anti-monte-lait ». Précipitation : portillon automatique. Envie et tentations diverses : cadenas et serrures...

La lutte préventive contre toutes les défaillances possibles, du seul point de vue physique, est passée à l'état d'institutions autant que de science : c'est la psychotechnique. Elle a pour but d'étudier les aptitudes individuelles aux divers métiers, de manière à les utiliser le plus rationnellement possible. Or, si c'est là, à première vue, de l'intérêt évident du patronat, qui compte tirer le

maximum de rendement de ses employés, cela ne peut-il être aussi, en retour, de l'intérêt même des employés, dont chacun ayant à agir dans le sens même de ses aptitudes, peut y trouver l'équilibre et le contentement ? *C'est-à-dire*, ne nous y trompons pas, *deux éléments importants du bonheur*.

Et si l'on va jusqu'à flétrir la machine qui enregistre la défaillance et la dénonce, comme la « bande Flamant » du mécanicien de chemin de fer, ce n'est certes pas du point de vue des centaines de voyageurs qui peuvent se trouver à la merci de cette défaillance. Leur *sécurité* repose sur la vigilance du mécanicien. Celle-ci est *aidée* par la bande Flamant autant que par les signaux dont elle enregistre le franchissement en même temps que les manœuvres qu'ils ordonnent. Que l'on songe à tous les moyens de contrôle dont dispose un pilote d'avion : c'est sur eux que repose sa tranquillité d'esprit, sur eux que repose la confiance des passagers. Sécurité, tranquillité d'esprit, confiance, ne sont-ils pas des éléments sans lesquels le bonheur n'est qu'un mot vide de sens ?

Il serait facile de montrer comment les *institutions sociales* nées au fur et à mesure de l'évolution de l'humanité, et en rapport avec l'évolution (le progrès !) technique réussissent presque toujours, à partir de leur création et pendant un temps qui dépend de leur but, de leur importance, des conditions qui les ont fait naître, à « servir » l'homme et non automatiquement à l'asservir. Contentons-nous ici d'un bilan tout à fait récent : c'est celui que contient le dernier rapport du directeur général du Bureau International du Travail, David A. Norse, et qui date d'avril dernier. S'il enregistre, d'une part, le déséquilibre entre l'accroissement de la population, en Extrême-Orient en particulier, et l'accroissement des moyens de subsistance, il note aussi que « les mesures de contrôle de l'emploi et de formation professionnelle se sont... étendues à un très grand nombre de pays ». Que, par ailleurs, « le monde entier évolue vers une amélioration de la législation du travail. C'est ainsi que la Sécurité Sociale tend à se généraliser. Le nombre des catégories couvertes par l'assurance s'accroît constamment ».

« Un exemple typique des progrès accomplis est celui des congés payés. En 1920, un seul pays avait institué des congés légaux pour les ouvriers et les employés. En 1925, cinq pays étaient entrés dans cette voie, puis sept en 1930, quatorze en 1935, vingt-trois en 1939 et quarante en 1948. »

⁂

Est-ce à dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Et qu'il n'y ait plus qu'à se laisser voguer, poussé par le vent d'optimisme, sur l'océan de la facilité ? S'adressant à la masse aussi bien qu'à l'élite, il faut bien vite dire : Non ! Il y a trop d'obstacles au progrès et au bonheur humain, c'est-à-dire *du plus grand nombre possible* d'hommes, venant des choses et trop souvent des hommes eux-mêmes, *en tous temps et en tous lieux*, pour oser ici prendre la responsabilité d'affirmer : nous sommes arrivés ou sur le point d'arriver à un état de perfection et tout nouvel effort pour changer la face du monde est vain. Non.

Il est certes difficile, voire impossible de secouer l'apathie de ceux qui ont rencontré sur cette terre la béatitude céleste. Mais il y a les autres, tous les autres, tous ceux qu'anime perpétuellement le désir de quelque chose de mieux, pour eux-mêmes, pour leurs enfants, fatigues moindres, loisirs plus grands, ressources plus élevées, jouissances — mais oui ! pourquoi ne pas le dire ! — plus nombreuses, et de tous ordres : intellectuelles et physiques, esthétiques et morales. *Tous ceux qui veulent tenir cela non d'un privilège particulier, mais de l'accroissement général des loisirs, des ressources, des jouissances*. Tous ceux qui souhaitent bénéficier pour leur part d'un mieux-être général, et non ceux qui prétendent tirer leur part personnel des privations endurées par des centaines, voire des milliers de malheureux. A tous ceux-là, qui ne sont pas nécessairement, comme les anarchistes, éternellement insatisfaits du milieu et du temps dans lequel ils vivent, parce que leurs aspirations les portent plusieurs générations en avant, à tous ceux-là, il faut dire :

« La somme des efforts à produire est incommensurable. Elle le sera pour ceux qui vous suivront comme pour ceux qui vous ont précédés. Vous qui en compre-

nez la nécessité, ayez à cœur de prendre votre part de ces efforts vers l'avenir, comme de prendre votre part des jouissances que vous devez à ceux qui vous ont précédés. Ne craignez pas de vous unir quand c'est possible, de travailler seuls quand vous n'êtes pas compris. Ne craignez pas, en œuvrant pour le plus grand nombre, d'abaisser le niveau des résultats que vous poursuivez. Ne commettez pas l'erreur de celui qui dit : « Le nombre *inévitablement* submerge la qualité, ou peut se demander si la pression croissante de la masse, le nivellement et la submersion par le nombre ne sont pas des facteurs essentiels de décadence pour les civilisations. » Non.

Mais luttez contre la démagogie de ceux qui veulent exploiter la masse et en tirer leur bonheur personnel et momentané. Luttez pour que, de la masse, sortent de nouveaux novateurs. Plus le niveau de vie sera élevé, plus la culture, la compréhension entre les hommes auront de chances de se répandre, plus la somme des misères et des souffrances inutiles aura de chances de diminuer. Que vos misères et vos souffrances propres vous soient un exemple de ce qu'il faut chercher à détruire pour que le plus grand nombre possible de vos contemporains et de vos descendants soient plus heureux.

Ne prêchez pas, n'exhortez pas. Agissez.

LAUMIERE.

P. S. — Une coquille me faisant dire « conteste » au lieu de « constate », dans la 15e ligne avant la fin de la 2e colonne, p. 33 du dernier numéro, je prie les lecteurs de vouloir bien rectifier.

L'HOMME ET L'ÉTAT

ETRE GOUVERNE, c'est être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé, par des êtres qui n'ont ni la science, ni la vertu.

ETRE GOUVERNE, c'est être à chaque opération, à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, coté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, apostillé, admonesté, empêché, redressé, réformé, corrigé.

C'EST, SOUS PRETEXTE d'utilité publique et au nom de l'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis à la moindre résistance, au premier mot de plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, horripilé, assommé, désarmé, garrotté, emprisonné, fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, triché et pour comble, joué, berné, outragé, calomnié, déshonoré. Voilà le gouvernement !

ET DIRE qu'il y a parmi nous des démocrates qui prétendent que le gouvernement a du bon !

P.-J. PROUDHON.

(Idée générale de la révolution.)

Conciergerie, 10 juillet 1851.

Un nouveau mal en isme : L'engagéisme

L'ENGAGEISME a existé de tous temps, sous différents noms, mais jamais avec une telle virulence qu'aujourd'hui, où il a pris son véritable nom. Il marche de pair avec l'arrivisme. Les écrivains s'engagent désormais à servir la politique d'un parti, moyennant quoi ce parti les proclame les plus grands écrivains qui aient jamais existé et fait vendre leurs œuvres à des milliers d'exemplaires. C'est une affaire commerciale, rien de plus, de la littérature alimentaire cent pour cent. C'est ainsi que l'on a vu X... ou Y... être proclamés sans rire des surhommes, alors qu'ils ne sont que de pauvres hommes sans génie. Quant aux autres, aux écrivains non engagés, ils ne leur vont pas à la cheville, au dire de leurs thuriféraires.

Tous ces engagés font pitié. Pour complaire à leurs employeurs on les a vus retourner leur veste du jour au lendemain, encenser un régime qu'ils abhorraient la veille, renier leurs idées avec un ensemble touchant et se ranger docilement sous la houlette d'un mauvais berger. En échange de leurs services, ils ont reçu des croix d'honneur et récolté des prébendes. Cette domestication des écrivains est un fait sans précédent dans les annales de l'histoire littéraire. Il y a eu vraiment de ce côté-là de l'abus. Un peu de pudeur eût été préférable, au lieu que tous ces « engagés » se sont montrés d'une arrogance telle et ont affiché de telles prétentions qu'ils ont fini par se rendre odieux et ridicules à ceux qui les avaient pris tout d'abord au sérieux.

Pour arriver à « se faire un nom », comme on dit, à quoi ne s'engage-t-on pas? Pour obtenir un semblant de succès, quelles bassesses ne commettraient point certains besogneux de lettres ? Ils font tout ce qu'on leur commande, bâclent leurs livres ou leurs articles, suppriment de leurs écrits ce qui déplaît à l'un, y ajoutent ce qui plaît à l'autre, consentent à châtrer leur pensée quand par hasard ils en ont, comme à se dépouiller de toute personnalité, c'est-à-dire à renoncer à toute indépendance. Une fois qu'on s'est engagé « au service du mensonge », on n'en sort plus. On est son prisonnier jusqu'à la mort. On s'y enfonce chaque jour davantage. On a pris l'habitude de suivre la mode, de consulter le goût du public, de se mettre à la portée de la populace. On publie n'importe quoi. C'est un métier comme un autre que celui d'écrire, pour certaines gens. Une fois que l'on est pris dans l'engrenage, il n'y a qu'à suivre la filière. On est sûr de « réussir ». Une réussite qui n'en est pas une, mais qui passe pour en être une aux yeux des imbéciles.

Aujourd'hui, les écrivains, — ou prétendus tels, — s'engagent comme des soldats dans un régiment. Régiment de droite ou de gauche, c'est tout comme. Ils marchent au pas, au commandement, virent dans tous les sens, en pantins qu'ils sont, tendant la patte comme des toutous pour avoir du sucre et mystifiant les populations avec leurs plaisanteries de mauvais goût. Les poètes, qui auraient dû être les premiers à échapper à cette fureur d'engagéisme, ont été les premiers à s'y livrer corps et âme. On les a vus chanter des idoles pour lesquelles ils n'avaient eu jusque-là que du mépris : l'idole-patrie, l'idole-armée, l'idole-nation, toutes les idoles mort-nées qui ont fait le malheur des peuples. Fanatisés jusqu'aux moëlles, du moins en apparence, ils ont fanatisé à leur tour les foules avec leurs hymnes guerriers et leurs proclamations pseudo-héroïques. Leurs œuvres, qu'ils signent en présence de leur clientèle ahurie, pénètrent comme un virus dans l'âme des foules, qu'elles corrompent. C'est leur façon à eux de remplir leur mission sociale.

Autre genre d'écrivains « engagés » : MM. les Critiques. Le critique engagé ne l'est pas seulement vis-à-vis d'une coterie ou d'un parti. Il s'engage également vis-à-vis d'une maison d'éditions, d'un journal ou d'un « monsieur » qui l'invite à déjeuner, à célébrer à grands renforts de phrases creuses, tel livre qui, sans lui, eût passé inaperçu. Il va de préférence aux romanciers engagés comme lui, ayant comme lui un fil à la patte et un râtelier à leur disposition. Ce genre de critique est une des formes de prostitution intellectuelle, pire que l'autre. Tel est le critique professionnel, occupant un rez-de-chaussée dans les grands quotidiens. Il ne s'écarte pas d'une semelle du programme qu'il s'est tracé : vanter la médiocrité et baver sur le génie.

Quant aux journalistes, nous savons ce qu'ils valent. Leurs engagements sont des reniements. Les larbins à tout faire de la presse, appointés au mois ou à la journée, ont pris l'engagement d'abrutir leurs lecteurs avec des histoires à dormir debout. Ne leur demandez pas d'éclairer l'opinion : ils la suivent ou la façonnent à leur manière. Ils propagent bobards, slogans et bourrages de crâne qui pourrissent les cerveaux. Ceux-ci ne savent plus qui croire ni que croire, désorientés et finalement ayant perdu toute faculté de raisonner.

Tous ces engagés, encagés et enragés ne méritent pas que l'on s'intéresse à leurs palabres, ils méritent qu'on leur mette le nez dans leurs ordures, pour les empêcher de recommencer.

L'engagement, dans le domaine littéraire, pourrait signifier autre chose que les petites comédies plus ou moins réclamières auxquelles se livrent certains Jeanfoutredelettres dont les œuvres sont destinées à disparaître en même temps que leur personne. Dégagé de toute partisanerie, l'engagement a un sens. Il est aussi éloigné de l'art social que de l'art pour l'art. Mais pour un engagement de cette sorte, il faut un certain caractère et pas mal de personnalité. C'est s'engager à ne jamais trahir l'esprit. C'est rester fidèle à la ligne de conduite que l'on a adoptée une fois pour toute. Pas besoin, pour cela, de publier des manifestes et de faire gémir la presse avec des déclarations plus ou moins tapageuses. Il suffit d'être un homme, simplement.

Beaucoup d'écrivains ne sont pas des hommes. Ce sont des fantoches, prêts à toutes les palinodies, pourvu que ça leur rapporte, capables des pires bassesses pour obtenir le poste qu'ils convoitent ou la place qu'ils recherchent. Ces gangsters de la pensée, engagés au service d'une mauvaise cause, n'ont jamais rien compris à ce que c'est que « la mission de l'écrivain ». Cette mission, ils s'en moquent, ils la traitent par-dessus la jambe. Est-ce que l'écrivain a une mission ? Est-ce qu'il joue un rôle quelconque dans la société ? Sa mission, pour un engagé, consiste à mystifier le populo. Son rôle, c'est de se mettre à la remorque du pouvoir. Alors que le véritable rôle de l'écrivain c'est de résister à la bêtise. Ce rôle correspond parfaitement au mot de Vigny, qui déclarait, dans son *Journal d'un Poète :* « Je ne sais si dans la vie des lettres, la résistance n'est pas le devoir le plus sacré de l'homme de pensée. » Tel est le seul engagement, croyons-nous, de l'homme qui tient une plume et s'en sert pour défendre la vérité. Il est à l'opposé des faux engagements dont les malfaiteurs littéraires nous rebattent sans cesse les oreilles.

Il faut s'engager, certes, mais dans la bonne voie. On peut se tromper de chemin, le propre de l'être humain étant de commettre des erreurs. S'engager à les réparer, quand on s'est fourvoyé, voilà ce que l'on est en droit d'attendre d'un esprit sincère. A l'engagéisme tel qu'il est pratiqué de nos jours par une bande de gangsters-de-lettres, opposons le sincérisme qui n'obéit à aucun mot d'ordre et ne se plie à aucune discipline, sauf à la seule discipline susceptible de dégager l'écrivain de tous les engagements : la discipline de soi-même.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Equité par l'Egalité

Dans le numéro 7 de « *Défense de l'Homme* » (avril 1949), j'ai indiqué pourquoi, loin d'engendrer la misère, l'*Egalité Economique* — combinée avec la sagesse démographique — donnerait l'élan aux forces productives et permettrait la réalisation — prochaine sinon actuelle — du bien-être universel.

Mais « l'humain » doit primer « l'économique ». Il ne faudrait pas acheter le bien-être au prix d'une iniquité. Or l'égalité de condition n'est-elle pas opposée à cette forme supérieure de la justice qu'est la justice distributive ? Celle-ci n'implique-t-elle pas l'inégalité ?

Essayons de trouver quelle est la forme de distribution des biens matériels qui offre le maximum d'équité actuellement réalisable.

I. — L'INEGALITE

La hiérarchie actuelle des avoirs est un scandale. Les énormes différences sont un défi à la plus élémentaire justice. Les fortunes résultent, pour la plupart, des hasards d'une loterie, d'une affaire chanceuse, ou bien elles ont été acquises par vol légal ou extra-légal. En France, par exemple, les grands patrimoines ont leur origine dans les tripotages des biens nationaux sous la Révolution, dans les spéculations sous la Monarchie de Juillet ou le Second Empire, dans les scandales financiers des quatre Républiques, dans les escroqueries des fournisseurs aux armées de tous les régimes, dans l'exploitation des malheurs publics par les débrouillards de toutes les époques. Chaque génération fournit son lot de nouveaux riches qui, l'origine méprisable de leurs richesses oubliée, rejoignent, dans une respectabilité incontestée, les profiteurs des âges plus lointains. Le travail normal, quel qu'il soit, ne peut expliquer l'accumulation des millions et des milliards dans les mêmes mains. Il faut l'exploitation, sur une vaste échelle, de la naïveté et de la sueur des foules, — exploitation autorisée, favorisée par la Loi. Si la hiérarchie des richesses est en harmonie avec celle du talent, ce n'est qu'avec le talent de pressurer les masses.

A certaines heures de crise (c'est le cas actuellement), la hiérarchie des gains procède d'un renversement monstrueux des valeurs. Un chasseur de boîte de nuit, une serveuse de restaurant chic, une gardienne de lavabo « font » dix fois le salaire d'un ouvrier qualifié... Sans parler des sommes fantastiques empochées par les trafiquants des marchés noir ou parallèle. « C'est le triomphe du vol cynique, l'apothéose de la honte, l'apocalypse de la crapulerie. » Et ce sont ces crasseux dorés qui seront l'élite de demain, celle qu'on saluera bien bas — comme on salue bien bas les rejetons des voyous d'antan. Les « D... » ont toujours été au sommet de l'échelle sociale. Quant aux « élites » vraies, elles crèvent et ont toujours crevé de faim ou à peu près.

Ah ! si les riches planaient au-dessus des pauvres par la vertu, l'intelligence, le savoir, on pourrait être tenté de s'incliner et d'adorer le veau d'or. Mais c'est précisément aux cimes sociales que s'étalent l'oisiveté et la noce crapuleuse (bien sûr, puisqu'il y a les moyens !), tandis que tel savant, tel artiste, tel écrivain tire le diable par la queue et que la multitude des producteurs croupit dans la misère.

Pour désirer le maintien du statut social présent, il faut une bonne dose d'aveuglement ou de cynisme. Innombrables pourtant sont ceux qui prétendent réformer les abus sans toucher aux causes profondes de ce désordre...

Face à ces conservateurs — ou à ces timides réformateurs — se dressent des révolutionnaires qui préconisent des changements radicaux dans la distribution des moyens d'achat.

⁂

Il faut, dit-on, *primer l'intelligence, le talent.*

Quelle intelligence ? Car il en est de formes diverses : pratique, spéculative, logique, intuitive. Tel, remarquablement doué pour le raisonnement déductif, a une imagination créatrice rudimentaire. Tel autre — dont la mémoire est prodigieuse, manque de jugement. Un troisième, éblouissant par sa vivacité intellectuelle, n'a des choses qu'une vue superficielle tandis que son voisin, d'esprit apparemment lourd, pénètre plus profondément les rapports réels. Combien vaut, en dollars-or, le raisonnement ? Combien le jugement, ou l'imagination, ou la mémoire ? Faut-il payer davantage le talent oratoire, ou le talent militaire, ou le génie poétique, ou l'esprit mathématique ? Les facultés d'analyse valent-elles plus ou moins que celles de synthèse ? Est-ce le philosophe, le technicien ou le savant qu'il faut couvrir d'or ? Pourquoi pas ce champion de bridge ? Ou cet astucieux joueur de belotte ? Ou ce maquignon retors ? Ou cet escroc génial drainant l'épargne grâce à des dons exceptionnels de psychologue qui lui permettent de mesurer, avec précision, les degrés de l'imbécillité humaine ? Pourquoi pas un tarif pour chaque circonvolution cérébrale ? Pourquoi ne pas établir, pour chaque citoyen, un fichier détaillé de ses capacités mentales ? Ce serait la justification de la prime globale accordée — à condition de s'entendre sur la valeur « marchande » de chaque fonction intellectuelle. — Entente difficile, car la hiérarchisation de ces fonctions dépend de critères variables suivant les classificateurs. On prétend, dans les concours ou par les tests, jauger les esprits. En fait, on les compare à des types standard et les esprits les plus originaux ne rentrant pas dans les cadres officiels sont éliminés comme inférieurs. Le sont-ils ? Pas nécessairement puisque philosophes, écrivains, artistes novateurs, après avoir été dédaigneusement écartés par jugement sans appel de jurys qualifiés, sont souvent statufiés post mortem. Belle récompense ! Ainsi rien de plus arbitraire que la mesure des esprits. Rien de plus vain que la prétention de les primer après les avoir évalués avec une rigueur mathématique.

De plus, un talent incontestable s'accompagne souvent — presque nécessairement — de déficiences par ailleurs. Il n'y a guère de génies encyclopédiques. Une faculté dominante provoque l'atrophie des autres. Tel grand esprit, remarquable dans sa spécialité, peut être mesquin, même faux hors du cercle étroit de son activité favorite. En règle générale, la spécialisation atrophie l'esprit de synthèse. Un Joliot-Curie est trop absorbé par ses recherches physiques pour dominer le problème sociologique posé par elles. Sans compter qu'un génie peut retomber bien bas quand l'inspiration le quitte, plus bas que le commun des mortels, car l'exaltation d'une heure est normalement compensée par une dépression. Or si l'on prime la supériorité dans un domaine, pourquoi ne pénaliserait-on pas l'infériorité sur d'autres points ? Et, peut-être, ces sommes algébriques donneraient-elles des résultats guère au-dessus de la moyenne...

D'ailleurs, combien fragile toute supériorité, même intellectuelle ! Vous qui vous considérez des surhommes, qui méprisez le troupeau, savez-vous si cette intelligence qui fait votre orgueil ne sera pas affaiblie, anéantie même par un accident imprévisible ou par l'évolution sournoise d'une maladie et si, devenu gâteux, vous ne tomberez pas au-dessous du niveau de la foule ? Ecoutez Nietzsche clamant : « Devant la populace, nous ne voulons pas être égaux ! Que m'importent les longues oreilles de la populace ! » Pendant des années, brisant ses chaînes, montant vers les hauteurs, renversant les tables des valeurs établies, il plane au-dessus de l'Humanité. Puis, un jour, il retombe brutalement, terrassé par une crise de folie, et devient un sous-homme pendant les onze dernières années de sa vie. Supérieurs à présent, vous pouvez, comme lui, être inférieurs demain. Si vous prétendez que vos talents actuels vous donnent droit à des privilèges matériels, acceptez que votre déficience future (et elle viendra inéluctablement avec la vieillesse !) vous les enlève. Si l'intelligence donne droit à un supplément de bien-être, son déclin doit s'accompagner de la chute dans la pauvreté. Si cette conséquence vous semble absurde et odieuse, c'est que le principe lui-même est absurde et odieux.

Sans compter que si l'on trouve normal de « primer » l'intelligence, on doit trouver tout aussi normal de punir le créti-

nisme. Et il y a des crétins chez les riches, des crétins que, logiquement, il faudrait exproprier en faveur des capacités, des crétins qui devraient crever dans la misère. — Inacceptable ? — Soit ! mais la récompense n'est pas plus acceptable que la punition.

Dans les sociétés inégalitaires, les profiteurs ont réussi à domestiquer les cerveaux, à les plier à leur service... au prix d'avantages supplémentaires. Ces avantages sont, en fait, proportionnels aux services rendus et non point à une valeur intellectuelle intrinsèque que personne ne peut chiffrer...

L'étendue et la profondeur des connaissances sont plus faciles à mesurer que le talent. On comprend aussi que, dans nos sociétés, le savoir et la culture prétendent à un traitement de faveur. Un étudiant qui, jusqu'à vingt-cinq ans, n'a rien gagné alors que ses camarades ouvriers ont vécu pendant dix ans de leur salaire, a dépensé un capital qu'il essaye de récupérer par une rétribution supplémentaire de son travail. L'étude est tenue pour un placement. Rien à dire actuellement, sinon que les récupérations sont parfois d'une exagération évidente : pour certains, les études équivalent à des placements d'usuriers. Mais, si l'on suppose réalisée la révolution égalitaire, les études étant rétribuées comme tout travail, pourquoi la culture devrait-elle donner droit à un supplément de bien-être ? Comme le talent et le génie, ne se suffit-elle pas à elle-même ? « Il m'a toujours paru scandaleux, avoue Séverac dans les « Lettres à Brigitte », qu'on pût arguer de l'effort intellectuel fourni pendant les belles années de la jeunesse pour exiger ensuite une part plus large des biens de la terre. N'est-ce donc pas déjà un assez grand privilège que d'avoir meublé son cerveau, rendu sa raison plus sûre et son entendement plus alerte... pendant que d'autres étaient déjà courbés sous quelque besogne productive à l'usine ou aux champs ?... C'est une assez haute récompense pour ne pas en mériter d'autres. Et, si les choses se passent autrement dans la société où nous vivons, c'est parce que sa loi veut que tout se monnaye... »

Au surplus, pourquoi favoriser spécialement les talents et les connaissances d'ordre intellectuel ? C'est l'intelligence, dit-on, qui fait le surhomme. Pourquoi pas la bonté ? Oublie-t-on le Christ ? Pourquoi pas l'expérience de la vie ? Pourquoi pas la race ? (Le nègre, le rouge, le jaune, naturellement au-dessous du blanc, l'Aryen au-dessus du Sémite !) Le patricien, le sang-bleu, l'aristocrate racé de Bordeaux, Bourget ou Prévost, aux formes harmonieuses, aux fines attaches, sculpté par des siècles d'oisiveté, est-il au-dessus ou au-dessous du plébéien : cul-terreux ou bourgeois épaissi ? N'est-ce pas l'adresse manuelle qui est surtout à considérer ? — la main a joué un rôle aussi important que le cerveau dans l'évolution humaine — pourquoi pas la force physique ? Le surhomme des surhommes n'est-il pas Hercule, égal et pair en pure monstruosité à tous les monstres dont il a purgé la terre ? Ce héros transgresse l'athlétisme normal. Est-il permis... j'allais trop en dire. Mais ne serait-ce pas plutôt la vélocité qui caractériserait le surhomme ? Avaient-ils raison ou tort, les Alitemmiens de Libye décernant le trône au coureur le plus habile — ou Endymion faisant lutter son fils dans une course à pied dont l'enjeu était le royaume — ou Icare donnant Pénélope à Ulysse après une épreuve de vitesse — ou Antée plaçant sa fille Barca au poteau d'arrivée d'un terrain de course ? Se trompe-t-on aujourd'hui en mettant un grand as sportif bien au-dessus d'un savant et en payant le coup de poing d'un champion de boxe d'une fortune royale ?

Et la beauté ? Chez les anciens Ethiopiens, la couronne passait, à défaut d'héritiers, à l'homme le plus beau de la tribu. Les Ashanti africains ont, peut-être avec raison, conservé la même coutume. Pourquoi une star de cinéma n'aurait-elle pas droit à des cachets princiers, de même que les lauréates des prix de beauté ? Et la grosseur est-elle à dédaigner ? Les Gordiol prenaient pour chef l'homme le plus gros. L'obésité est un signe royal en Afrique, où les roitelets peuvent à peine marcher. Etre grosses, n'était-ce pas, pour les dames du Grand Siècle, un signe de suprême distinction ?

Entre le mathématicien génial, le champion d'échecs, l'artiste talentueux, l'ouvrier émérite, la star sculpturale, le footballeur prodige, le boxeur invaincu, établissez donc une hiérarchie ration-

nelle ! Tel individu que vous placerez, sans hésitation, dans l'élite, me fera, peut-être, sourire de pitié.

Qu'importerait, sans les conséquences pratiques ! L'absurdité est de prétendre rémunérer ces supériorités contestables par des privilèges matériels. Les satisfactions de vanité ne sont-elles pas suffisantes ? Si l'on veut payer en espèces sonnantes et trébuchantes l'habileté de tel homme ou le génie de tel autre, on peut tout aussi bien réclamer un traitement prioritaire pour un troisième qui jouit d'une santé de fer. Telle est, d'ailleurs, la revendication de quelques biocrates. « Aujourd'hui, disait Carrel, il est indispensable que les classes sociales soient, de plus en plus, des classes biologiques. » La seule supériorité est donnée par « la qualité des tissus ». « Il faut faciliter l'ascension de ceux qui ont les meilleurs organes. » Les meilleurs organes ! C'est un peu vague. Il faudrait préciser lesquels, sans quoi on pourrait imaginer des choses... inconvenantes. Il semble bien que le tube digestif soit tout indiqué. Une gigantesque capacité stomacale, un formidable appétit, voilà un incontestable élément de supériorité justifiant d'exceptionnelles primes alimentaires.

Sérieusement, peut-on contester l'injustice flagrante de privilèges fondés sur des aptitudes naturelles quelconques — développées peut-être par le travail — mais qui, virtuellement existantes à la naissance, ne dépendant pas plus de la volonté que le sang ou la fortune hérités, ne peuvent conférer aucun titre moral à une récompense ? Lorsque la Déclaration des Droits de 1789 proclame que les distinctions sociales (elle sous-entend matérielles aussi bien qu'honorifiques) doivent dépendre du talent, elle substitue aux privilèges nobiliaires et ploutocratiques que — théoriquement au moins — elle récuse, des privilèges tout aussi injustes. On n'est raisonnablement pas responsable de naître noble ou roturier, riche ou pauvre. L'est-on davantage de venir au monde avec du génie ou avec des dispositions au crétinisme ? Tel ouvrier est d'une prodigieuse adresse ; cet autre est irrémédiablement maladroit. L'équité ne peut commander de payer généreusement cette adresse innée et de pénaliser cette maladresse incorrigible. Prétendre que l'habileté justifie un supplément de bien-être est une hérésie morale.

La prime au mérite a des inconvénients analogues. Le mérite se mesure à l'effort en vue du bien commun. En vue du bien commun, car si l'effort vise une fin égoïste sa qualité est amoindrie. Tendre à son perfectionnement, à sa culture physique, intellectuelle ou morale, avec la seule ambition d'un profit individuel, est aussi méprisable que de vivre avec l'unique souci du salut de son âme. Le mérite étant proportionnel au désintéressement, la récompense est un non-sens puisque la recherche de la récompense le supprime.

On dira : « La récompense peut venir de surcroît. » Mais alors son efficacité étant nulle, pourquoi l'octroyer ? Elle ne peut provoquer d'émulation que dans les âmes bassement égoïstes et dont le mérite est, ipso facto, infime. Elle est donc une absurdité.

Elle est également une impossibilité. Il n'existe pas de moyen sérieux pour mesurer, du dehors, l'effort humain (il faudrait, pour cela, chiffrer la fatigue, les courbatures...) et, à plus forte raison, pour évaluer le mérite, c'est-à-dire la qualité morale de l'effort qui échappe à toute observation objective.

⁂

L'observation n'a de prise que sur la résultante des dons naturels et de l'effort, sur *l'œuvre*. « A chacun selon ses œuvres », disaient les Saint-Simoniens. Mais proportionner les récompenses à une résultante dont l'un des éléments ne dépend pas de la libre volonté est, à priori, une injustice.

Yves le Querdec écrivait, dans sa revue « La Quinzaine », que, « dans une caravane, il y a plus fort et plus faible, guides, cornacs et portefaix, mais tous ont même valeur ». Maurras prétend lui avoir fait publiquement honte de ce paralogisme, de sorte que, lorsqu'il recueillit l'article en volume, Le Querdec corrigea sa parabole en disant que toutes ces fonctions ont une valeur. « Et, ajoute Maurras, cette correction de détail ne lui fit rien changer à la thèse égalitaire qui repose tout entière là-dessus. » Maurras exagère : tous les égalitaires ne contestent point les différences de valeur des activités humaines. Toutefois on ne saurait contester davantage la difficulté

d'évaluer ces différences en toute impartialité.

Pour Marx, « la valeur est la mesure du travail ». « La valeur, dit Proudhon, a pour expression la somme de temps et d'efforts que chaque produit coûte. » En réalité, la notion de valeur est un complexe de notions plus élémentaires : quantité, qualité, utilité, rareté.

La quantité ? La mesure en est facile pour certains travaux : étendue de terre labourée ou ensemencée ou moissonnée, métrage de drap tissé, poids de charbon extrait. On peut également fixer le rendement moyen d'une journée d'ouvrier avec des machines données. Mais comment établir le prix de l'unité-hectare de labour, mètre de drap, tonne de charbon ? Opérera-t-on de telle sorte que, dans tous les métiers, les salaires normaux soient les mêmes ? La méthode ne serait pas parfaite, car on sacrifierait ceux qui — d'une force ou d'une adresse au-dessous de la moyenne — ne pourraient pas atteindre à la norme prescrite. Les syndicats avaient toujours rejeté — jusqu'aux déviations pseudo-communistes — le principe du travail aux pièces qui place les ouvriers en état de compétition permanente et surexcite les jalousies. « Le labeur quotidien ne doit pas être un perpétuel concours. » Un humanitarisme élémentaire suffit pour condamner ce système, monstrueux dans des conditions normales, et ne pouvant trouver de semblant d'excuse que dans une économie déficitaire à renflouer rapidement. Le stakhanovisme soviétique a poussé jusqu'à ses extrêmes limites ce procédé barbare aggravé par l'inégalité des normes dans les diverses professions, c'est-à-dire par l'évaluation de la qualité de l'ouvrage.

La notion de quantité ne peut être retenue d'ailleurs dans une foule de travaux. Elle est incompatible avec le fini de la plupart des œuvres artisanales. Elle n'a aucun sens dans les sciences, les lettres, les arts. On ne peut fixer de norme pour les délicates recherches de laboratoire. On ne peut songer à payer une composition musicale à tant la mesure, ni une œuvre littéraire à tant la ligne, ni un tableau à tant le mètre carré ou le kilogramme de couleurs. Ici, c'est la notion de qualité qui domine.

La qualité ? Affaire d'appréciation personnelle comme pour le talent. Echelle de valeurs qu'on ne peut établir qu'arbitrairement, sans obtenir l'adhésion universelle. Hiérarchie dans les travaux manuels, dans les activités intellectuelles ? Soit... Mais qui décidera impartialement ? Le coup de pinceau de tel peintre est-il supérieur ou inférieur au coup de ciseau de tel sculpteur ? Tel poème vaut-il plus ou moins que tel plan de machine ? La qualité du travail du médecin surpasse-t-elle celle du cultivateur, du cordonnier, du professeur, du charcutier ? Estimez-vous la qualité d'après le temps d'apprentissage ? Primez donc ce jongleur qui n'a acquis une pleine maîtrise qu'après vingt ans d'exercices persévérants et ne donnez même pas de quoi vivoter à ce chef d'Etat qui s'est contenté de naître pour porter la couronne. Quelques liards par jour paieront largement l'apprentissage de quelques heures de certains ouvriers et ouvrières à la chaîne. Est-ce la difficulté qui doit compter ? Payer princièrement cet ingénieur et jetez quelques sous à ce député qui se contente de somnoler quand il assiste aux séances et de placer, de temps en temps, un bulletin dans une urne. Il est plus difficile de manipuler des fardeaux de cent kilos que de signer des circulaires. Indemnisez donc le portefaix infiniment plus que le ministre. Est-ce le caractère rebutant du labeur qu'il faut surtout considérer ? Alors les salaires du vidangeur, du manœuvre, du mineur de fond doivent être bien supérieurs à ceux d'un chef d'administration quelconque. Est-ce la responsabilité qui mérite surtout d'être rémunérée ? Le conducteur de car, le wattman, le mécanicien du train de voyageurs qui ont, à chaque instant, entre les mains la vie de leurs semblables — qui, effectivement, en répondent en cas d'accidents — doivent avoir des traitements incomparablement plus élevés que ceux d'un président du Conseil dont la responsabilité est toute théorique. Quant à un souverain constitutionnellement irresponsable, il doit être condamné à mourir de faim.

On peut arguer du caractère complexe de la notion de qualité qui comprendrait un dosage subtil et variable des notions précédentes. Mais quel expert serait capable de peser tous ces éléments et d'inscrire, objectivement, en face de chaque

métier, une valeur réelle, déterminée en toute justice ?

L'utilité sociale base des distinctions ? Voilà qui, de prime abord, paraît acceptable. Si les services doivent être inégalement rétribués, que cette rétribution soit du moins en harmonie avec les bienfaits reçus par la collectivité. Dans certains cas, ces bienfaits sont tellement évidents que personne ne les conteste. L'œuvre d'un Pasteur est d'un tel prix qu'on ne voit guère comment l'humanité aurait pu la régler — même en monnaie-or. En revanche, on risque fort de ne pas s'entendre pour d'autres travaux. Vous pensez peut-être que les inventions du canon, du lance-flammes, du tank, de la torpille, des gaz de combat, de la bombe atomique ont une valeur inestimable ? J'ai un voisin qui croit, au contraire, que les inventeurs de pareils engins méritent la corde. Vous vous extasiez devant les plans de campagne d'un stratège que vous récompensez royalement. Quelqu'un me souffle qu'il proposerait, pour lui, douze balles dans la peau. L'activité du directeur général des Postes est-elle plus utile que celle du moindre facteur rural ? « L'inventeur de la brouette, dit Maupassant, n'a-t-il pas plus fait, pour l'homme, par cette simple et pratique idée d'ajouter une roue à deux bâtons que l'inventeur des fortifications modernes ? » « Quiconque, affirmait Swift, peut faire croître deux épis de blé là où il n'en croissait qu'un auparavant mérite mieux du genre humain et rend un service plus essentiel à son pays que toute la race des politiciens. » On connaît la parabole qui valut à Saint-Simon poursuites et acquittement aux assises, en 1819. Pour lui sont des parasites tous les princes et princesses, tous les ministres, conseillers d'Etat, maréchaux, cardinaux, archevêques et évêques, préfets et sous-préfets, employés de ministères, juges et « en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement. » Il considère, en revanche, comme indispensables les savants, les techniciens, les ouvriers, les négociants et même les artistes, les poètes et les banquiers. On peut être de son avis ou non. La discussion reste ouverte.

Ainsi, quoique raisonnable en principe, la prime à l'utilité sociale du travail est inapplicable parce que, dans bien des cas, cette utilité est contestable et contestée. Et même quand l'utilité est indubitable, il reste encore ici à hiérarchiser les professions et à fixer pour chacune un coefficient utilitaire. A qui la priorité ? Au jardinier ? au politicien ? au vidangeur ? au financier ? au prêtre ? au professeur ? au marin ? au chiffonnier ? Combien plus sage de ne pas distinguer entre les artisans « réels » de la prospérité commune, de confondre dans la même reconnaissance tous ceux qui bâtissent avec leur pensée et tous ceux qui bâtissent avec leurs muscles ! La même reconnaissance... non point verbale mais effective se traduisant par une rétribution égale puisqu'on ne peut impartialement chiffrer l'utilité sociale de l'effort de chacun...

La rareté — combinée à l'utilité réelle ou factice — donne sa valeur d'échange à un produit. Elle crée aussi la valeur d'échange du travail humain. L'U.R.S.S., en train de s'équiper, a payé grassement les techniciens parce qu'elle en avait besoin et qu'ils étaient rares.

Mais la valeur d'échange du travail n'est pas sa valeur intrinsèque qui, elle, n'est pas pratiquement mesurable. La rareté est l'essentiel de la première ; elle n'entre pour rien dans la deuxième. Jusqu'à présnt, on a rétribué l'ingénieur plus que le manœuvre uniquement parce qu'il y a eu plus de manœuvres que d'ingénieurs : loi de l'offre et de la demande jouant dans toute sa rigueur. De sorte que si l'inverse se produisait, s'il y avait pléthore de techniciens et pénurie d'hommes aptes à une grande dépense de force physique, l'échelle des valeurs serait, elle aussi, renversée : le travail du technicien serait moins coté que celui du manœuvre. Supposition qui n'a rien d'invraisemblable, l'humanité évoluant vers l'accroissement du nombre d'intellectuels. Anormal en ce sens que si l'on peut remplacer le muscle, — pour concevoir et réaliser machines-outils et robots on ne pourra jamais rien substituer à l'intelligence. Et pourtant, qui admet le bien fondé de la prime à la rareté doit admettre également la prééminence possible — au moins provisoire — du muscle sur le cerveau. L'absurdité de la conséquence met en relief l'absurdité du principe qui n'a guère choqué jusqu'ici parce que rareté et qualité ont semblé marcher de pair.

En pratique, la nécessité de la prime peut s'imposer dans des secteurs où la main-d'œuvre est insuffisante. Une société égalitaire ne serait pas viable si le chantage d'un groupe indispensable de travailleurs pouvait peser sur elle pour l'obtention de privilèges. Comme le chantage ne peut être exercé que par les cadres techniques (la machine concurrence le manœuvre) il suffit de multiplier ces cadres. « Tous les hommes de l'équipage d'un navire, remarque Thibon, collaborent à sa bonne marche, mais tous ne sont pas capables de tenir le gouvernail. » Pour que les pilotes ne puissent aspirer à un traitement de faveur, un seul moyen : en augmenter le nombre — ce qui est possible même dans les activités les plus délicates.

Ainsi la formule saint-simonienne ne vaut pas plus que les autres, malgré son apparence équitable, son semblant d'accord avec la justice distributive. Simple apparence : l'œuvre dépend de capacités naturelles non méritoires, de la rareté qui n'a aucun rapport avec la vraie valeur et de coefficients de qualité et d'utilité qu'on ne peut fixer d'une manière objective.

N'insistons pas sur l'arbitraire des répartitions qui prétendent tenir compte à la fois, des capacités, du mérite et des œuvres en établissant des coefficients pour chacun de ces éléments. On sait la précision mathématique ridicule des tarifs fouriéristes. Fourier garantissait au phalanstérien un minimum de bien-être mais il divisait le surplus de la production en 12 douzièmes dont 5 pour le capital, 4 pour le travail, et 3 pour le talent. Pourquoi 5, 4 et 3 ?

La bataille qui se livre depuis longtemps autour des classements et des reclassements et qui se poursuit avec une âpreté croissante met en relief l'impossibilité de résoudre les conflits dans le cadre de l'inégalité. Dans cette foire d'empoigne générale, dans la bagarre pour « pomper » le maximum du revenu social, les diverses catégories de fonctionnaires, les ouvriers qualifiés, les cadres ne peuvent pas s'entendre, ne pourront jamais s'entendre, car il n'existe aucun critère s'imposant à tous par son évidence pour une hiérarchisation rationnelle et équitable.

Ceux qui, pour les fonctions publiques, procèdent aux évaluations et aux péréquations, ne considèrent ni la quantité, ni la qualité, ni l'utilité du travail. Encore moins la pure justice. Ils n'ont d'autre souci que de se servir largement eux-mêmes et, par des classifications de plus en plus compliquées, d'entretenir, à tous les degrés de la hiérarchie, une saine émulation et de profitables jalousies détournant le combat social, l'émiettant en querelles mesquines. Tel haut fonctionnaire passe de temps en temps dans ses services pour y serrer quelques mains et y donner quelques signatures. Traitement, indemnités, primes et autres suppléments équivalent au revenu d'une centaine de millions. Pense-t-on que la qualité du travail justifie de pareilles prébendes représentant quinze fois et plus le salaire d'un tâcheron de la base ? « Tel professeur d'une Faculté de Droit monte en chaire deux ou trois fois par semaine pour lire, sans rien y changer, quelques pages d'un livre que les étudiants ont déjà entre les mains. » Est-ce par esprit d'équité qu'on lui donne huit fois le minimum vital ?

Pour la plupart des métiers, les classements se sont effectués peu à peu par le jeu de la loi de l'offre et de la demande, loi d'airain qui n'a rien à voir avec la justice et les besoins réels des communautés. Grands avocats, grands chirurgiens, peintres à la mode, artistes de théâtre et de cinéma, « cabotins de stand, de court, de ring, de piste » ne gagnent pas leur argent. Leurs émoluments splendides s'expliquent par l'existence d' « un capitalisme qui peut se permettre d'abandonner une petite fraction de ses profits monstrueux à quelques-uns de ses serviteurs et de ses amuseurs ». Ceux-ci reçoivent, par l'entremise des exploiteurs directs, une part des valeurs créées par le travail. L'exploitation de l'homme par l'homme à une échelle gigantesque rend possible l'octroi de « cachets » anormaux sans relation aucune avec l'équité ou avec l'intérêt de l'ensemble du corps social.

⁂

Tous les modes de distribution inégalitaires ont un vice commun : ils considèrent l'homme en faisant abstraction du milieu, en prêtant à l'individu une existence autonome, de sorte que les supériorités et les infériorités — sur les-

quelles on fonde l'importance relative des moyens d'achat — apparaissent comme strictement personnelles.

Illusion ! car *les êtres et les œuvres sont surtout des produits sociaux.* Supposez une rose qui, ignorante de ses liens avec le rosier et des sélections patientes des jardiniers, prétendrait s'être créée elle-même. Un génie orgueilleux ne serait pas plus raisonnable. Car le cerveau le plus puissant est le terme d'une longue évolution, commencée dès les premiers âges, et à laquelle ont participé non seulement la série des ancêtres directs, mais aussi par leurs expériences et leurs lentes adaptations, un nombre incalculable d'humains. La prime au génie devrait aller à l'ensemble de la collectivité présente et passée qui a permis l'éclosion de cette fleur merveilleuse.

L'éclosion et le développement. Sans le milieu social, en effet, les dons les plus remarquables resteraient en friche. Si Hugo était né chez les Bushmen australiens, à quoi eût servi sa puissance verbale virtuelle qui, pour s'épanouir, a eu besoin d'un langage perfectionné par des devanciers et apte à traduire toutes les modulations de la pensée et du sentiment ?

Il en est de même pour l'œuvre. Tout travailleur profite du labeur de toutes les générations passées qui lui ont mis en mains instruments et méthodes. L'ouvrier se sert d'un outillage conçu, construit, amélioré par des milliers de chercheurs. A moins de naître et de faire son apprentissage seul, dans une île déserte, sans rien emprunter au reste des hommes, un travailleur ne peut pas légitimement affirmer : ceci est à moi... Tout savant utilise aussi les découvertes précédentes qui lui servent de point de départ et d'appui. L'humanité — passée et présente — a une part énorme dans l'œuvre la plus originale, la part individuelle étant réduite à presque rien. « Et l'on viendrait dire aux hommes de notre génération : Voici ta part parce que c'est toi qui l'as faite... Mais qu'a-t-il fait, le malheureux!... le prodigieux patrimoine de l'humanité n'est à personne et ses fruits sont à tout le monde. »

La conclusion pratique, Proudhon l'avait tirée, il y a un siècle : « Les plus beaux talents étant, soit dans leur développement, soit dans leur exercice, des effets de la force collective, soumis comme les moindres fonctions à la loi de solidarité... toute capacité travailleuse étant, de même que tout instrument de travail, un capital accumulé, une propriété collective, l'inégalité de traitement et de fortune sous prétexte d'inégalité de capacité, est injustice et vol. »

Les inégalitaires qui ne tiennent pas compte de l'homme social oublient également une partie de l'être individuel. Ils sont hypnotisés par la machine productrice et oublient l'être moral et même *la machine consommatrice.*

La formule « A chacun selon ses besoins » inscrite au frontispice du « Voyage en Icarie » de Cabet, prometteuse de générales délices, ne peut trouver d'opposition de principe que chez de rares ascètes mortificateurs. Il importe naturellement de laisser à chacun le soin de déterminer, à sa guise, ses propres exigences. Chacun est juge de ses besoins. Ce n'est pas la communauté qui peut décider, en connaissance de cause, si je dois préférer la vie sédentaire aux voyages, la flanelle à la soie ou les légumes à la volaille.

Seulement si l'individu décide en toute fantaisie, il peut être tenté de multiplier inconsidérément ses exigences. Certes, les besoins matériels ne sont pas infinis : la ration alimentaire est limitée, même pour les goinfres, par la crainte des indigestions et par la perte d'appétit consécutive aux excès gastronomiques ; la femme la plus coquette ne peut pas changer de toilette mille fois par jour ; l'homme qui aime le plus ses aises n'a pas la possibilité d'habiter cent palais à lui seul. N'empêche que la liberté totale risquerait fort d'aboutir à un gaspillage effréné — du moins tant que les mentalités ne sont pas adaptées à une vie sociale rationnelle — sans compter les bagarres autour des marchandises rares et pour l'acquisition en tout de la meilleure qualité. Le mode de distribution élémentaire de Cabet est donc, en général, impraticable à l'heure présente. « La prise au tas » ne peut s'appliquer qu'aux produits surabondants. Dans un avenir très proche, il est probable que le progrès technique — non freiné par des intérêts égoïstes — permettra cette économie idéale à laquelle il est sage de renoncer actuellement dans un grand nombre de secteurs.

II. — L'EGALITE

Reste la distribution égalitaire.

On ne reprochera pas à celle-ci sa complexité. Mêmes moyens d'achat pour tous (le nombre d'heures de travail étant variable). Pas de discussions byzantines, intarissables et décevantes sur le talent, le mérite, la qualité... La simplicité même. N'est-ce pas un avantage pratique indéniable ?

Mais si la simplicité y trouve son compte, en est-il de même de la justice ?

Les partisans de l'inégalité sociale tentent de justifier celle-ci par le fait brutal des inégalités naturelles. Infiniment diverse, la nature étale à nos yeux la gamme infinie des dissemblances. De sorte que l'idée d'égalité semble être une abstraction métaphysique à laquelle rien ne correspondrait dans la vie...

Il ne faudrait pas, toutefois, se laisser obséder par les différences au point d'oublier *les ressemblances*. Celles-ci sont aussi évidentes que celles-là. Alignez les hommes — et les femmes — de toutes classes, de toutes conditions, tout nus, et vous serez surtout frappés, quelques monstruosités à part, de leurs profondes analogies. Habillés, vous remarquez les différences. Ne trouvant pas, le plus souvent, en eux mêmes, des signes de supériorité, les humains se drapent dans des supériorités artificielles.

Le costume singularise ce que la nature unifie. D'où son importance sociale. Dans le Pharaon, le Fellah adorait la splendeur des vêtements et la monumentale coiffure. Imaginez Louis XIV hors de son cadre de Versailles, déguisé en roturier et sur sa chaise percée : adieu la majesté royale ! Le respect qu'inspire la justice réside essentiellement dans les toges et les robes des magistrats : des juges en tenue d'Adam n'en imposeraient guère, surtout si les anatomies étaient défectueuses... L'élégante dépasse la pauvresse de la valeur du taffetas, du papier gommé, de la soie, des dentelles et de l'art du grand couturier. Pour rendre sensibles les séparations de castes, on a dû souvent réglementer les costumes. Le luxe des vêtements et du cadre est même parfois jugé insuffisant pour créer l'illusion de la supériorité : les monarques orientaux étaient relégués au fond de leurs palais, soustraits aux regards de leurs sujets. Les voyant affligés, comme tous les mortels, d'innombrables tares et misères, on aurait pu douter de leur origine supra-humaine.

Fondamentale égalité des hommes devant la joie, devant la douleur, devant la mort ! Les paysans soulevés, au XI[e] siècle, en Normandie et en Bretagne, avaient le sentiment très vif de la justice de leur cause fondée sur cette égalité. Un poète anglo-saxon nous en a transmis l'expression :

Pourquoi nous laisser faire dommage ?
Nous sommes hommes comme ils sont ;
Des membres avons comme ils ont ;
Et tout autant grand cœur avons,
Et tout autant souffrir pouvons. »

Même remarque de Rousseau :

« L'homme est le même dans tous les états; le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre et ne digère pas mieux que lui ; le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave ; un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple. » Nous sommes tous égaux devant le scalpel. Le fonctionnement normal des organes — les mêmes chez tous — est le même pour tous. La fiente des reines a-t-elle un parfum spécial ? Que sont, auprès des besoins essentiels — manger et boire — des nuances dans la couleur de la peau ?

Outre l'égalité physique, similitude intellectuelle : malgré les différences de qualité dans la matière cérébrale, le plus grand penseur est aussi ignorant du pourquoi des choses que le plus brute des primitifs. Même vie affective également : chez tous, mêmes virtualités d'orgueil, de domination, d'avarice, de gourmandise, de paillardise... Les sept « péchés » capitaux sont assoupis au cœur de l'humanité tout entière. En revanche, on trouve, chez les plus égoïstes, les germes des sentiments généreux.

Le milieu géographique ou social, l'activité professionnelle créent des types dissemblables. L'indépendance et l'oisiveté ont modelé peu à peu des humains caractérisés par un raffinement — du moins apparent — qui implique plusieurs générations satisfaites. Inégalité acquise qui, loin de pouvoir être invo-

quée comme signe de supériorité définitive, justifierait l'obligation du retour au droit commun. Une grande dame ne peut arguer de son élégance présente pour conserver son ambiance de luxe, car les mêmes virtualités existent chez l'ouvrière et la paysanne qui peuvent revendiquer le droit à leur plein épanouissement.

L'équivalence économique est le corollaire de la quasi-identité physiologique et psychologique. « Les besoins naturels, dit Rousseau, étant partout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être partout égaux. » Puisque les tubes digestifs normaux sont identiques, pourquoi une nourriture de choix pour certains et des déchets répugnants pour d'autres ? Même fonctionnement des poumons : pourquoi, dès lors, de vastes pièces aérées et ensoleillées pour les uns et, pour beaucoup, l'antre obscur, puant, vicié ? Le bain, la chambre individuelle répondent à des nécessités aussi bien chez les miséreux que chez les milliardaires.

L'équivalence des conditions n'entraîne nullement l'égalité totale. Les talents conservent des privilèges dont on ne veut point les déposséder. Le savant, l'artiste, l'écrivain trouvent leur récompense dans l'exercice même de leur activité : le plaisir de la création est d'autant plus vif que le travail est facile et l'œuvre parfaite — donc que le talent est grand. La satisfaction du devoir accompli est d'autant plus profonde qu'on a davantage conscience de l'utilité sociale de l'œuvre entreprise et réalisée. Et enfin la reconnaissance, le respect, l'admiration des foules s'ajoutent aux récompenses intimes... quand il s'agit des génies bienfaisants.

Mais dans la distribution des biens matériels, on ne doit considérer dans l'homme que l'être matériel dont les besoins n'ont rien de commun avec les inégalités intellectuelles ou morales. On n'a point à tenir compte de la supériorité des intelligences et des cœurs qui doivent trouver et trouvent des joies supplémentaires dans cette supériorité même et non dans un surplus de confort. Aux jours récents du dirigisme de la pénurie, on eût protesté véhémentement et avec raison contre une répartition légale des tickets d'alimentation, de textiles, des chaussures proportionnellement à l'intelligence ou à la vertu. Et l'on accepte, comme naturelle, une répartition semblable de l'argent qui, cependant, joue le même rôle que le ticket dans l'acquisition des produits. Contradiction évidente ! Si une distribution égalitaire de tickets est équitable, pourquoi la distribution égalitaire de l'ensemble des moyens d'achat ne le serait-elle pas ?

⁂

La nature multiplie les inégalités. C'est par elles qu'elle améliore les espèces, les individus les mieux doués survivant seuls, souvent, dans la lutte pour la vie. Devant cette sélection des humains, l'impassibilité totale est impossible. Le fatalisme absolu n'est qu'une attitude théorique. La volonté humaine a toujours faussé le libre jeu des lois naturelles soit pour aggraver les inégalités soit pour les corriger.

Supprimer la concurrence vitale entraînerait, dit-on, le recul de la civilisation. Le rôle de la Société est d'accélérer l'évolution normale en se montrant impitoyable pour les non-valeurs, en aidant à éliminer les déchets, en favorisant ceux qu'à la naissance les fées ont déjà comblés de tous les dons. Aux plus forts, aux plus intelligents, la collectivité devra faciliter, le plus possible, l'exercice et le développement de leur force, de leur intelligence. La formation et le perfectionnement des élites, voilà le but social. On aboutira peut-être ainsi à la création d'une race de surhommes. Qu'importe la multitude ignorante et grossière, ses douleurs, ses privations ! Pour que fleurissent les civilisations brillantes, il faut les larmes et le sang des foules anonymes. Sans les esclaves, les arts et la pensée grecques ne seraient pas sortis du néant. Les XIXe et XXe siècles ont créé des merveilles techniques grâce aux travaux forcés de multitudes de prolétaires. Que pèsent ceux-ci à côté du résultat : la captation des forces naturelles qui fera le bonheur de l'humanité future ?

L'allure scientifique de cette conception nietzschéenne ne doit pas faire oublier sa dure iniquité. Tous les hommes sont respectables parce que doués de conscience et de sensibilité. Les joies et les souffrances d'un paria, d'un plébéien, d'un roturier, d'un prolétaire sont de même nature et peuvent atteindre le

même degré d'intensité que celles d'un rajah, d'un patricien, d'un aristocrate, d'un capitaliste. Il est donc injuste de sacrifier un quelconque être humain au bonheur d'un autre être humain. Si l'art, la pensée, la technique ne devaient se développer — ce qui n'est pas vrai — que par le calvaire des masses, mieux vaudrait la disparition des sciences et des arts qui n'ont de prix qu'en fonction de l'Homme. Le but de l'organisation sociale ne peut être le perfectionnement des élites aux dépens de la multitude. Il doit être la recherche du maximum de bonheur pour tous. Le jardinier taille ses plantes pour obtenir les fleurs les plus belles en élaguant celles qui absorberaient la sève sans atteindre à un éclat suffisant. Mais aucun homme — l'égal des autres hommes — ne peut s'arroger le droit d'aider le Destin dans la sélection des fleurs humaines, car chacune de ces fleurs — vivante et consciente — est « une fin en soi » et a une valeur infinie. L'immolation de la plus humble à la plus éclatante est une flagrante injustice.

Le principe de la Société favorisant les favorisés et donnant le coup de pouce pour contribuer à l'écrasement des autres devrait logiquement aboutir à des méthodes de sélection à la Spartiate. Au cimetière, dès la naissance, tous ceux qui ne se présenteraient pas dans des conditions physiques suffisantes ! Immolés ceux dont l'intelligence serait au-dessous de la moyenne ! Un bon petit concours de quelques heures et la guillotine devant la salle d'examen ! L'idéal devrait être le retour à la tradition de dureté grécolatine. Pour les stoïciens, la compassion est sottise et étourderie. A Rome, la pauvreté est vice et honte ; la commisération est « tristesse maladive », ou même, d'après Senèque, « vice du cœur ». Pour Marc-Aurèle, la miséricorde est faiblesse. On proclame sur la scène romaine : « Donner à manger et à boire à un mendiant, c'est double mal : tu perds ce que tu donnes et tu prolonges sa misère. » Rome comme Lycurgue et Solon supprime « les enfants malingres comme les chiens enragés... C'est le bon sens qui l'ordonne. »

Pourtant la plupart des nietzschéens reculent devant cette immolation systématique des « minus habens ». Ils acceptent les hôpitaux — même pour incurables, — les orphelinats, les hospices — toutes institutions inconnues dans la cité antique. Ils admettent donc implicitement que l'on épargne le plus possible de douleurs à l'ensemble de l'humanité, déchets sociaux compris. Et cet idéal correspond à un instinct puissant dont le grand courant altruiste qui traverse l'Histoire — de Confucius et du Christ à nos jours — est la preuve tangible. Il ne s'agit pas là de charité mais de simple justice. La sollicitude pour les moins favorisés, de devoir facultatif devient obligation stricte. Devoir de justice le fait de réserver, dans une famille, les soins les plus dévoués aux infirmes. Devoir de justice également le fait, dans toute communauté humaine, de s'occuper surtout des déficients qui ont besoin d'attentions plus délicates.

Il serait absurde évidemment de décapiter les élites, de viser à l'égalisation systématique des esprits et des corps au niveau le plus bas. Les mieux doués par le cerveau ou par les muscles doivent pouvoir « se réaliser » pleinement mais non pas aux dépens de l'humanité moyenne ou inférieure. L'égalité de bien-être constitue une atténuation des inégalités naturelles.

Sur une affiche du 20 Germinal an IV résumant la doctrine de Babeuf on lisait : « Le but de la Société est de défendre l'égalité souvent attaquée à l'état de nature. » Même réflexion de Joubert : « Les hommes naissent inégaux; la société doit diminuer cette inégalité en procurant à tous la sûreté, la propriété, l'éducation et les secours. »

Drôle de justice que celle qui assignerait pour fin à l'organisation sociale le maintien, le renforcement, la multiplication des injustices naturelles ! La vraie justice exige la *correction des injustices*. Et — en attendant l'ère de la surabondance dans tous les domaines — le maximum d'équité ne peut être obtenu que par l'égalité économique intégrale.

LYG.

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.

LES IMPRESSIONS MODERNES
37, BD DE STRASBOURG - PARIS
Travail exécuté
par des ouvriers
syndiqués.



Entretien à bâtons rompus

Pour la durée des vacances

Dans la crainte que les collaborateurs de la revue ne s'égaillent dans le pays, ne s'éloignent passablement de leur résidence normale et que le contact avec eux soit rompu quelque peu — risquant de ce fait d'être privé de bons papiers — DEFENSE DE L'HOMME ne paraîtra, pendant la durée des vacances (juillet, août, septembre) que sur 48 pages.

Mais elle paraîtra régulièrement, exactement à la date habituelle.

Emportez-la avec vous, dans vos pérégrinations, amis lecteurs, et faites-la connaître — ce ne sont pas les occasions qui vous manqueront.

Un numéro contre la guerre

Confirmant ce que nous écrivons d'autre part, nous répétons que la prochaine revue commémorera à sa façon le dixième anniversaire de l'affreux conflit et qu'elle apportera aux pacifistes que vous êtes tous un faisceau d'arguments que vous aimerez placer sous les yeux des non-convaincus de la malfaisance des guerres et faire connaître également à ceux qui se berceraient de fausses illusions.

Si nous le réussissons, comme nous l'espérons, ce sera un numéro d'une exceptionnelle valeur, que vous aurez grand plaisir à répandre, à diffuser et que nous vous adresserons en double exemplaire afin de faciliter votre tâche de propagandistes.

L'état des abonnements

Nous avons reçu 54 nouveaux abonnements. La baisse des abonnés est donc stoppée. Ce n'est pas négligeable si nous tenons compte que le fait se produit en pleine période des vacances. Mais nous nous trouvons encore si éloignés des 3.000, indispensables à la bonne marche de notre organe mensuel, que nous ne pouvons nous en réjouir.

Prenez donc tous à cœur, chers camarades, d'appuyer nos efforts de façon plus efficiente, tout de suite, ce jour.

Tous ? Même pas. Si seulement la moitié, le tiers même, de nos actuels abonnés comprenaient nos embarras, s'expliquaient nos tourments et s'imaginaient la peine que nous prenons à y parer, point besoin ce ne serait de pleurer misère à chaque parution.

Les abonnements afflueraient.

Louis LECOIN.